

En 2021, les résidents de l'île Sainte-Thérèse, une des plus grandes îles de la région de Montréal, ont appris qu'ils seraient prochainement évincés pour faire place à un parc. Beaucoup y avaient bâti des vies entières, certains y vivant depuis l'époque où elle était un lieu de villégiature ou, avant cela, lorsqu'elle appartenait à l'Église.

Des membres du groupe de recherche Montréal à travers l'eau ont visité l'île à l'invitation de ces résidents pour tenter de voir comment on peut raconter l'histoire d'une île, et qui a le pouvoir de la raconter?



Une île, c'est plus qu'un parc

Une île, c'est plus qu'un parc

Collectif Montréal à travers l'eau



Concordia
Ethnography
Lab

Une île c'est plus qu'un parc

Une île c'est plus qu'un parc

Collectif Montréal à travers l'eau



Une île c'est plus qu'un parc

2022 Collectif Montréal à travers l'eau

Concordia Ethnography Lab

Université Concordia

Tous droits réservés

Traduction :

Marilyne Carignan-Jacob

Directeur de projet :

Dr. Gregg Hetherington

Coordonnateurs(trices) de projet :

John Neufeld

Melina Campos Ortiz

Chercheurs(euses) :

Amrita Gurung

Camila Patino

Clara Casian

Hanine El Mir

John Neufeld

Gregg Hetherington

John Neufeld

Manoj Suji

Maya Lamothe-Katrapani

Melina Campos Ortiz

Image de couverture : Maya Lamothe-Katrapani

Table des Matières

9- Remerciements

10- Introduction: Les multiples histoires d'une île

Kregg Hetherington

14- Comment raconter l'histoire d'une île?

Melina Campos Ortiz

24- Le Parc des Îles-de-Boucherville : une étude de cas

Clara Casian

32- Ruines insulaires : archéologie des liens sociaux, de l'écologie et de l'infrastructure au sein de l'archipel et de ses archives

John Neufeld

44- Quelle version étrange de la "nature" que celle où il n'y a personne

Maya Lamothe-Katrapani

54- La vie animale sur L'Île Sainte-Thérèse

Hanine El Mir

62- Lettre d'amour au peuplier

Amrita Gurung

76- Bibliographie

Remerciements

Nous remercions tout particulièrement les résidents de l'Île-Ste-Thérèse (IST) qui ont rendu cette recherche possible en partageant leurs histoires avec les membres de l'équipe de recherche et en nous guidant à travers le paysage et le patrimoine de l'île. La gentillesse et la générosité dont ils ont fait preuve, au cours d'une période plutôt difficile pour la communauté, ont marqué les auteurs de cette compilation ethnographique, ce qui se reflète dans les écrits ci-inclus. En retour, le groupe de recherche Montréal à travers l'eau (*Montreal Waterways*) aimerait dédier ce livre à la communauté de l'Île-Sainte-Thérèse qui demeure toujours une partie intégrale de l'histoire de l'île.

Nous tenons également à remercier les services linguistiques de Concordia et Marilyne Carignan Jacob pour la révision et l'édition de la traduction française.

Montréal à travers l'eau est un projet du Laboratoire d'ethnographie de Concordia, financé par le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada (CRSH). L'équipe qui a réalisé ce projet comprend tous les auteurs de ce livre, ainsi que Manoj Suji et Camila Patiño. Pour en connaître davantage sur le groupe de recherche et sur notre laboratoire, visitez :

<https://ethnographylabconcordia.ca/working-groups/montreal-waterways/>

Les multiples histoires d'une île

Kregg Hetherington

En septembre 2021, la Ville de Montréal a annoncé un projet d'aménagement d'un tout nouveau parc-nature sur l'île Sainte-Thérèse; située entre Pointe-aux-Trembles et Varennes, sur la Rive-Sud, cette île est une partie constitutive importante de l'archipel d'Hochelaga. Dans le contexte de la croissance de Montréal, la protection de cette île est la bienvenue; avec les îles de Boucherville, elle offrira un espace vert public accessible aux personnes résidant dans la partie est de la ville. Mais la création d'un parc entraîne des coûts, et dans la foulée de cette annonce, près de 100 chalets familiaux allaient disparaître de l'île pour permettre l'aménagement du parc. Les résidents ont uni leurs forces pour s'opposer aux expulsions, mais la suite des choses demeure incertaine. Il y a cependant lieu de se demander pourquoi la Ville considère ces expulsions nécessaires à la protection de l'île.

En fait, le parc écotouristique de l'île Sainte-Thérèse n'est que le plus récent exemple de projet d'aménagement d'un parc mené contre la volonté des populations habitant le lieu convoité. Le premier du genre en Amérique du Nord a été le parc national de Yosemite, en Californie, créé en 1864 à l'intention des Américains bien nantis en expulsant la communauté autochtone Ahwahneechee qui vivait dans la vallée. Le premier parc national du Québec, le parc Forillon, en Gaspésie, a été créé en 1969 après que les résidences de quelque 1 800 personnes eurent été détruites et incendiées. Dans ces deux cas, et dans de nombreux autres ailleurs dans le monde, les créateurs des parcs avaient moins pour but d'assurer la « conservation » d'un espace vert immaculé que de créer un site naturel d'apparence idyllique en se débarrassant des populations résidentes.

Quelle étrange version de la « nature » que celle exempte de toute présence humaine. Comme le font depuis longtemps remarquer les historiens de l'environnement, cette conception de la nature découle d'une notion romantique du 19^e siècle, fondée sur une idée du parfait paysage répandue parmi les membres de l'aristocratie anglaise. Selon cette conception, les êtres humains ne doivent pas nécessairement être absents de l'environnement naturel, mais plutôt en être séparés et se tenir à distance en

l'admirant en tant que propriétaires, visiteurs, ou simplement à titre de spectateurs (voir Cronon, 1996). Cette façon particulière d'apprécier la nature se fait aux dépens d'autres approches. Pour incendier les maisons des gens, il faut d'abord se convaincre que ce qu'ils font sur ces lieux est illégitime. Les autochtones, qui jardinaient et utilisaient le feu pour éliminer les broussailles, en sont venus à être considérés comme de trop dans la grande vision de la vallée de Yosemite, appelée à devenir la version américaine de l'Eden. De même, en Afrique subsaharienne, les pasteurs qui vivaient dans les réserves fauniques ont été redéfinis comme des « braconniers » et se sont vu peu à peu interdire l'accès à leur terre natale (Brockington et Igoe, 2006).

Ce qui se produit actuellement sur l'île Sainte-Thérèse n'est que la plus récente itération de ce phénomène. Comme l'île n'avait jamais fait l'objet d'un tel projet de développement auparavant, les résidants, qui y occupent des maisons et des chalets depuis des générations, n'ont donc jamais été forcés de prouver leurs droits de propriété. Ils sont dorénavant définis comme des « squatters » et des « illégaux » par les promoteurs du parc, pour qui la seule forme d'appartenance légitime est celle qui est inscrite dans les droits de propriété. Une fois les résidants dépeints sous un angle négatif, il est devenu facile de convaincre le public – qui, au bout du compte, veut un parc – qu'il est légitime de se débarrasser de ces personnes. Et malgré des années de bataille devant les tribunaux au cours desquelles les résidants ont tenté de faire reconnaître leur présence de longue date, leurs documents attestant le paiement de leurs impôts et le soin à l'île qu'ils ont assuré au fil des ans, c'est la Ville qui a eu gain de cause.

Mais pourquoi l'expulsion de ces personnes est-elle une condition à l'aménagement du parc? Ce n'est pas une façon de procéder qui a fait ses preuves historiquement. Ici également, l'exemple du parc de Yosemite est instructif. Avant l'arrivée des colons européens, les populations autochtones cultivaient la vallée et recouraient à des brûlages dirigés afin de limiter les incendies. Or, dès que ces populations ont quitté les lieux, les feux de forêt se sont multipliés dans le parc de Yosemite, devenant encore plus extrêmes à l'ère des changements climatiques. Il se trouve que l'écosystème que la création du parc devait préserver était en fait maintenu par des communautés qui, depuis des siècles, assuraient une gestion judicieuse du sous-bois. Cette conception aseptisée d'une nature, que le parc a en quelque sorte pétrifiée, nécessite des interventions constantes, dans un contexte où les villes

californiennes produisent une quantité croissante de déchets et connaissent un étalement effréné à peine quelques kilomètres plus loin. Notre controverse locale est plus modeste et moins extrême, mais l'expulsion des gens habitant une île à proximité de Montréal tout en laissant libre cours à la prolifération du béton dans nos banlieues est une autre version de la même histoire.

Que devrions-nous alors penser du projet de parc sur l'île Sainte-Thérèse? Dans cette histoire, aucun des protagonistes ne pense que la création du parc est une mauvaise idée. En fait, les résidants de l'île Sainte-Thérèse interpellent la Ville et la province depuis des décennies pour qu'elles prennent davantage soin de l'île, protègent le patrimoine archéologique qu'elle recèle et appliquent des mesures pour stopper l'érosion de ses berges. Comble de l'ironie, lorsqu'on porte enfin attention à l'île, c'est pour informer les résidants qu'ils ont quelques mois pour quitter les lieux. Les résidants en appellent à un parc plus humain, dont tout le monde serait libre de profiter et dont la faune et la flore feraient l'objet de mesures de protection, mais où les êtres humains conserveraient une place dans l'environnement naturel. Ce serait un pas de plus vers une prise de conscience que la nature n'est pas tant un endroit à préserver contre les humains qu'un lieu où ces derniers peuvent vivre parmi les autres créatures vivantes, en tentant de trouver la meilleure façon d'habiter la planète.

Pour le moment, il semble que la question soit réglée, et que les résidants auront quitté les lieux dans quelques années. C'est dans ce contexte que les membres du projet Montréal à travers l'eau, un groupe de chercheuses et chercheurs du Laboratoire d'ethnographie de l'Université Concordia, ont fait connaissance avec les résidants de l'île Sainte-Thérèse, à la fin de 2021. Bien que Montréal soit une « île », la plupart de ses habitants ne se considèrent pas comme des « insulaires » et n'ont pas établi une relation écologique avec le fleuve qui les entoure. Quelques kilomètres plus loin, les résidants de l'île Sainte-Thérèse étaient totalement investis dans leur relation avec le fleuve, les berges de l'île et la faune qui l'habite. Nous avons communiqué avec eux et avons été très touchés par leur générosité, alors même qu'ils étaient affligés par leur deuil de devoir quitter leur île. Encore secoués par la perte de leur terre, ils nous ont partagé que l'un des coups les plus durs à encaisser était l'effacement de leur histoire et de leur famille de l'histoire de l'île. Le procès a peut-être été remporté par le pouvoir et l'argent, mais il était en fait un combat sur la façon de raconter l'histoire d'une île.

Ce projet est donc notre tentative de raconter une autre histoire, en solidarité avec les résidants, mais aussi comme visiteurs et invités ayant découvert un endroit singulièrement complexe, renfermant de profonds souvenirs et inspirant un grand sentiment d'appartenance, qui est également le théâtre d'un fort engagement écologique et jalonné de traces laissées par l'histoire, autant d'aspects voués à l'effacement. À la différence d'un processus judiciaire, nous racontons une histoire ethnographique, portés par la croyance que toutes les histoires sont multiples, que tous les lieux comportent plusieurs facettes et que l'histoire est toujours plus complexe, plus belle, plus humaine et plus qu'humaine — que ce qui nous est donné de voir dans un centre d'accueil pour visiteurs à l'entrée d'un parc.



Figure 1. Traverse vers l'île Sainte-Thérèse du quai de Varennes. Photo prise par Maya Lamothe-Katrapani.

Comment raconter l’histoire d’une île? Réflexion sur le soin comme forme de relation

Melina Campos Ortiz

Le 29 octobre 2021, l’Association de la communauté de l’île Sainte-Thérèse (ACIST) a organisé une manifestation devant les bureaux de Chantal Rouleau, députée de Pointe-aux-Trembles à l’Assemblée nationale du Québec. Ils étaient une quarantaine à manifester contre ce qu’ils considèrent comme leur expulsion injuste de l’île Sainte-Thérèse (IST), soutenant que leurs chalets peuvent coexister avec le parc que la Ville souhaite construire (voir ACIST, 2021). Pendant l’évènement, les manifestants ont brandi des pancartes affichant des messages comme « Ne m’enlevez pas mon île – j’y ai grandi ! ». Certaines de ces pancartes incluaient également de vieilles photos évoquant les vies et les histoires qu’ils souhaitent protéger (Hodgson, 2021). J’ai débuté cette recherche avec la question suivante : comment les photos de famille se transforment-elles en artéfacts politiques? Pourquoi les résidents de l’IST utilisent-ils ces photos pour revendiquer leurs liens d’appartenance au lieu?



Figure 2. Manifestation de l’ACIST. Photo utilisée avec l’aimable autorisation de l’ACIST.

Après des mois de recherche dans la presse et les archives, en plus d'entrevues en ligne, nous avons visité l'île pour la première fois au cours d'une chaude journée à la fin du mois de mai. Valérie, que nous avons rencontrée virtuellement en février, nous a accueillis avec son cousin Cédric sur un petit quai à Varennes. Après un court trajet dans la chaloupe de Valérie et une agréable escale sur leur terrain (qui compte un ancien chalet et une construction récente, et une vue paisible sur la rivière), nous avons commencé à marcher sous le soleil de midi. Une partie du groupe a rendu visite à la famille Durocher en compagnie de Cédric, tandis que le reste d'entre nous avons suivi Valérie de l'autre côté de l'île pour y rencontrer Fanny et Natasha, deux des membres les plus actifs de la campagne contre l'expulsion de l'IST. Nous nous sommes installés sur la galerie de Fanny; le vent m'a permis d'oublier à quel point il faisait chaud ce jour-là. Pendant que nous observions des gens débarquer sur l'île, les deux femmes nous ont raconté le processus d'expulsion : son coût élevé, la manière dont ce combat les avait rapprochées, leurs interactions avec les différentes instances politiques et ONG; leur décision de cesser de lutter en acceptant l'offre de la municipalité qui incluait la possibilité de conserver leur chalet pendant encore sept ans.



Figure 3. Cédric et sa grand-mère (à gauche) à la manifestation de l'ACIST. Photo utilisée avec l'aimable autorisation de l'ACIST.

J'ai été particulièrement frappée par leur façon de faire leur deuil face à l'abandon de leurs chalets : l'une avait pleuré pendant tout l'hiver, et l'autre voulait célébrer un dernier anniversaire sur l'île et détruire elle-même le chalet.

Après les avoir écoutées pendant un bon moment, je les ai interrogées au sujet des manifestations et des pancartes. Ce n'était pas une question facile à poser. Elles étaient à fleur de peau, et je n'étais que trop consciente de mes difficultés à m'exprimer en français. « Pourquoi avez-vous décidé d'utiliser des photos de famille sur vos pancartes? », ai-je timidement demandé. « Parce que nous voulions communiquer des émotions, et les images sont porteuses d'émotions », ont-elles répondu. « Parce que nous ne sommes pas des squatteuses », ont-elles ajouté avec une assurance aux antipodes de mon hésitation initiale. « Nous avons manifesté parce que nous ne voulions pas partir, mais surtout, parce que nous ne voulions pas que les gens croient que nous n'avons pas notre place ici. »

Que signifie le sentiment d'appartenance à un lieu? Cette question me taraude lorsque je pense à mon profond attachement au lieu où j'ai grandi, à des milliers de kilomètres d'ici. Située sur une ancienne plantation de café dans la vallée centrale du Costa Rica, dotée d'une vue magnifique sur les montagnes, notre maison avait été héritée par ma grand-mère de son père italien. C'est l'endroit où ma famille plante des arbres à la mémoire de ceux qui nous ont quittés. C'est le lieu où j'ai joué avec mes cousins et qui, aujourd'hui, voit grandir mon neveu.

Puis-je ressentir un attachement à ce lieu tout en reconnaissant que d'autres personnes, dont j'ignore l'histoire, y ont vécu avant nous?

Lors de ma deuxième visite sur l'île, quelques jours après la Saint-Jean-Baptiste, j'ai apporté des photos de la manifestation en espérant discuter de ces enjeux avec moins d'embarras que la première fois (voir Tinkler, 2014). Après deux courts trajets dans sa chaloupe, Valérie nous a accueillis avec une magnifique tasse de café instantané, sa tasse préférée pendant les vacances. J'ai sorti les photos imprimées lorsque nous nous sommes de nouveau sentis à l'aise sur l'île. Valérie et Cédric se sont tout de suite reconnus dans l'un des clichés. « C'est nous ! C'est notre grand-mère qui tient la pancarte pendant la manifestation », ont-ils dit, en signalant une photo accompagnée d'une pancarte avec le message : « Ne m'enlevez pas mon île – mes petits-enfants y ont grandi! ». « Pourquoi votre grand-mère a-t-elle choisi cette photo

en particulier ? », ai-je demandé. « Parce que nous sommes tous là, ses petits-enfants, nés ici et amoureux de cette terre tout autant qu'elle. » « Cette photo a-t-elle été prise ici ? », ai-je cherché à savoir. « Non, notre chalet n'a pas toujours été ici. Elle a été prise à quelques mètres d'ici. » « Peut-on y aller ? » ai-je demandé. « Oui, mais vous ne verrez rien. La forêt a repris le dessus. »

Pendant que Cédric prenait son véhicule tout-terrain pour amener le reste du groupe voir d'autres résidents et des sites historiques, je suis restée avec Valérie et sa famille sur leur terre. Elle a commencé par parler de sa grand-mère et de son grand-père, décédés, en racontant comment l'histoire de leur vie s'entremêlait à celle de l'IST dans la seconde moitié du 20^e siècle. Ayant perçu mon enthousiasme pour les photos des pancartes de la manifestation, elle m'a transmis par message texte des images de ses albums de famille prises avec son téléphone. Certaines images présentent sa grand-mère enceinte; d'autres la montrent entourée des membres de sa famille qui ont grandi et vieilli sur l'IST.



Figure 4. La grand-mère de Valérie et sa famille à l'île Sainte-Thérèse. Photo fournie par Valérie Rochon.



Figure 5. Melina et Valérie regardant des photos de famille. Photo prise par Maya Lamothe-Katrapani.

Puis, nous sommes allées voir l'endroit où la photo avait été prise. Sur le chemin, elle m'a raconté des histoires de son enfance jusqu'à son passage à l'âge adulte sur l'île. Elle y a grandi, mais plus tard sa famille a cessé d'y aller pour un certain temps. Puis, notre conversation a porté sur les arbres. Elle m'a montré tous les arbres que sa famille a plantés pour former aujourd'hui cette forêt qui « a repris le dessus ». Pour témoins, de vieux pneus mêlés à leurs racines.

De retour sur son terrain, elle m'a montré les différents arbres qu'elle a cultivés au fil des ans sur l'île. Le premier est un pin qui nous accueille au débarquement sur l'île. Planté lorsqu'elle avait environ 12 ans, l'arbre lui avait été offert en cadeau lors d'une foire environnementale au stade olympique dans les années 1990. Le prochain spécimen est un pommier offert par sa banque avec le prêt accordé pour l'achat de sa première maison, il y a quelques années. Nous nous sommes remises à marcher; cette fois, elle m'a montré les arbres qu'elle, son conjoint et ses deux filles avaient plantés la veille. Chaque membre de la famille avait planté un petit érable provenant de leur jardin à Montréal.



Figure 6. Les érables plantés par Valérie et sa famille. Photo prise par l'auteur.



Figure 7. Les érables plantés par Valérie et sa famille. Photo prise par l'auteur.

Au cours de cette journée, j'ai été témoin des soins apportés à l'île par Valérie, son conjoint et ses filles : la construction d'une nouvelle toilette sèche, le décodage des mouvements de l'eau, comment ils accueillent avec chaleur les gens qui viennent leur offrir de l'aide, et quels sont leurs repas préférés sur l'île. Les filles

trouvaient que je ressemblais à Mirabel, un personnage du film *Encanto*, et m'ont répété les quelques mots d'espagnol qu'elles connaissaient. Elles m'ont confié : « Le chalet, nous ne l'aurons plus que pour sept ans ». « Pourquoi prenez-vous soin de l'endroit tout en sachant que vous devrez le quitter ? » ai-je demandé à Valérie quand les filles se sont lassées de parler de leurs films d'animation préférés. « Parce qu'on veut continuer à l'améliorer, a-t-elle répondu sans hésiter. C'est ce que nous avons toujours fait », a-t-elle précisé, en me montrant toutes les améliorations qu'elle comptait apporter dans les prochaines années.

Un mois s'est écoulé depuis notre deuxième visite sur l'île. Je n'ai cessé de penser aux petits érables, aux filles qui m'ont parlé du chalet qu'elles n'auront plus que quelques années, à Valérie qui souhaite continuer d'améliorer l'endroit, sachant pourtant qu'ils devront partir. Une question plus vaste m'est venue : Pourquoi prodigue-t-on des soins?

Selon Joan Tronto, le soin désigne :

Tous les gestes que nous posons pour maintenir, faire perdurer et réparer notre « monde » afin de pouvoir y vivre le mieux possible. Ce monde inclut notre corps, notre personne et notre environnement, tout ce que nous cherchons à entremêler afin de tisser une toile aussi complexe que vitale (Tronto, 1993, citée par Puig, 2011, p. 93).

Valérie et sa famille prennent soin de l'île Sainte-Thérèse depuis des années, car elles veulent y mener une belle vie aussi longtemps que possible, que cela dure sept ans ou encore toute une vie.

En réfléchissant à la notion de soin dans les travaux de Donna Haraway, Puig (2012) suggère que : « [d]ans des mondes faits de formes et de processus vivants et matériels hétérogènes et interdépendants, prendre soin de quelque chose, ou de quelqu'un, crée inévitablement une relation » (p. 198). C'est précisément ce que Valérie et sa famille m'ont appris : c'est à travers leurs soins qu'elles ont noué une relation avec l'IST. Prendre soin est leur façon de montrer leur appartenance.

Malheureusement, comme les activistes féministes et les universitaires l'ont démontré depuis la deuxième vague du féminisme, l'un des principaux problèmes liés aux soins est qu'ils sont effacés car ils sont considérés comme acquis (voir Federici, 2010; Eme Vázquez, 2019). Dans son essai fondamental sur le soin en technoscience, Puig (2011) propose d'aborder les objets

négligés en prenant exemple sur Lucy Schuman, qui se demandait : « quels types de relations sociales sont présumées désirables, [...] qui voit ses intérêts représentés et qui voit son travail effacé ? » (2007, citée par Puig 2011 p. 93). J'ai compris que le terme de « squatteurs » employé par la municipalité pour désigner les résidents était offensant parce qu'il remettait en question leur présence sur l'île, entre autres, en effaçant leur travail de soin. D'ailleurs, c'était peut-être ce que les manifestants ont voulu faire valoir avec leurs pancartes : pour eux, cette île était un « enjeu de soin » (« matter of care »; Puig, 2011) bien avant que le parc naturel ne devienne un « fait disputé » (« matter of concern »; Latour, 2004) pour l'administration municipale.

Lors de mon court séjour chez elle, Valérie m'a raconté des anecdotes sur l'île et sur sa vie. Nous avons parlé de sa traversée des États-Unis en voiture et de son voyage au Costa Rica, mon pays d'origine. J'étais si à l'aise que j'en ai presque oublié que je parlais français tout au long de la journée. Je me suis dit que nous pourrions facilement être des amies. « Que voulez-vous que je fasse de l'histoire que vous m'avez racontée? », lui ai-je demandé tout juste avant le retour de mes collègues. « Ce que je veux est clair : je ne veux pas partir. » Mon cœur s'est serré; je ne pouvais pas lui promettre que je ferais tout en mon pouvoir pour que cela n'arrive pas. Notre équipe avait conclu que le processus était clos et que les résidents faisaient leur deuil, comme Natasha et Fanny l'ont mentionné. Qui étions-nous pour rouvrir des blessures anciennes ou faire des promesses? Je n'avais pas de réponse pour Valérie. Toutefois, en écrivant ces lignes, je sens le besoin, à tout le moins, de lui promettre de prendre soin de ce dont elle prend soin.

Mais comment puis-je honorer cette promesse? Comment parler de ceux qui prennent soin d'un endroit tout en sachant qu'ils en seront expulsés dans sept ans?

Puig (2011) nous rappelle que la représentation des enjeux de soin « est un geste esthétique et politique de re-présentation des objets qui problématise la négligence des relations de soin dans un assemblage » (p. 94). Pour l'auteure, l'éthique féministe de la représentation des soins ne se réduit pas à l'application d'une théorie connue. Au contraire, il faut constamment repenser, interroger et enrichir cette représentation, allant même jusqu'à s'engager dans une réflexion spéculative sur ce qui se produirait différemment si cette représentation était génératrice de soin. La courte réflexion spéculative à laquelle je me livre ici n'est pas de

vous raconter la belle histoire d'une femme dont la vie est jalonnée par les arbres qu'elle a plantés sur une île au fil des ans. Je souhaite plutôt utiliser cette histoire pour réfléchir à ce qui se produirait autrement si le soin, et non les chiffres ou les documents juridiques, se trouvait au cœur des décisions de l'appareil municipal.



Figure 8. Les filles s'amuse sur la plage. Photo prise par l'auteure.

Le Parc des Îles-de-Boucherville : une étude de cas

Clara Casian

... alors, au bénéfice de qui voulez-vous faire des îles un parc?

La Seigneurie, 1982

Cette courte réflexion porte sur la création du parc des Îles-de-Boucherville et, plus largement, sur le projet « Un fleuve, un parc » de 1971, un mouvement pour la transformation de 110 îles en aires de récréation et de conservation. À l'aide de documents d'archives – coupures de journaux et transcription de débats publics –, cette recherche met au jour un pan de l'histoire québécoise où se mêlent mouvements écologistes du passé, expropriations, et aménagements immobiliers suspendus. Cette étude de cas sur les Îles-de-Boucherville constitue l'un des premiers exemples de transformation d'habitats naturels en parcs récréatifs, où les nombreux témoignages disputés ont fini par créer un sentiment de rupture par rapport à l'éthique et aux valeurs initialement véhiculées par le projet « Un fleuve, un parc ». Quarante ans plus tard, au prisme de cette reconstruction du passé, la discordance semble encore plus forte au moment où nous assistons lentement à l'effacement de l'île Sainte-Thérèse et cherchons à comprendre le processus plus vaste de sa transformation en un parc.

« Un fleuve, un parc »

L'histoire du parc des Îles-de-Boucherville remonte au projet « Un fleuve, un parc » de 1971, fondé par Anthony Le Sauter, qui souhaitait empêcher la détérioration de 110 îles entre Montréal et Sorel. Le projet visait à promouvoir la fréquentation régulière de la nature, à protéger les sites de l'industrialisation et à préserver les habitats naturels (Le Sauter, s. d., 153). Il proposait de protéger les îles d'un projet de développement immobilier, en incitant le gouvernement du Québec à acheter les terres afin d'en préserver les habitats (La Presse, 1975).

Un article paru dans La Presse le 10 avril 1975 révèle l'existence de projets d'aménagement résidentiel chiffrés à

50 millions de dollars par Les Entreprises Boucherville, inc., comptant entre 5 000 et 6 000 unités d'habitation pour accueillir une population comparable à celle de L'île-des-Sœurs. Le promoteur était propriétaire des terres depuis 1954 et planifiait d'y construire son projet résidentiel en 1977. En raison d'un manque de fonds, ou peut-être d'un changement législatif, les îles ont été mises en vente vers 1970. Les Entreprises de Boucherville, inc. louaient également l'île de la Commune et l'île Grosbois pour y pratiquer l'agriculture. Pendant les travaux de construction du pont-tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine, les débris du chantier ont été déposés sur les berges des îles, utilisées comme sites d'enfouissement. Les débris de moraine et de pierres excavées ont été emportés dans le passage entre l'île Charron et l'île Sainte-Marguerite, créant une digue artificielle. Le reste des débris a servi aux travaux d'aménagement de l'île Sainte-Hélène lors de l'Expo 67.

La littérature traite de Le Sauteur et de son travail comme président de la Fédération québécoise de la faune (FQF), organisme de conservation créé en 1945, ainsi que comme membre de la Société pour vaincre la pollution (SVP) et de la Société canadienne pour la conservation de la nature.

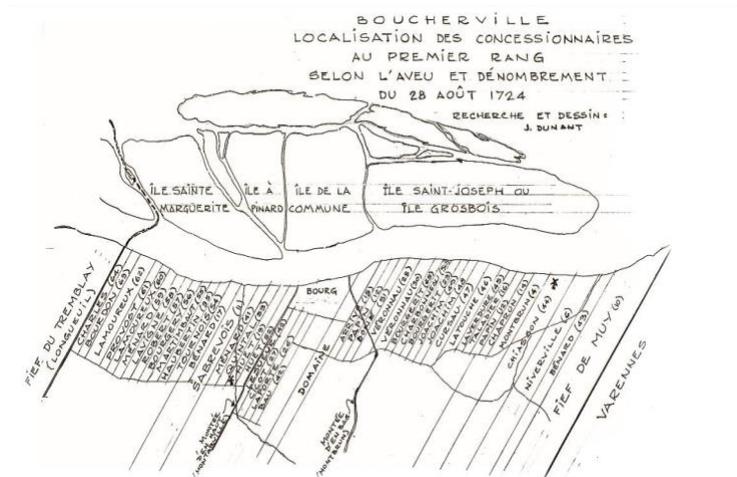


Figure 9. Plan de la seigneurie de Boucherville en 1724, dessiné par Jacques Dunant. Image fournie par la Société d'histoire des Îles-Percée.

En 1975, Le Sauteur a fondé la Fédération des associations pour la protection de l'environnement des lacs (FAPEL); il a

publié des articles sur la pollution et est considéré comme un pionnier des mouvements écologistes citoyens au Québec (Barr, 1995).

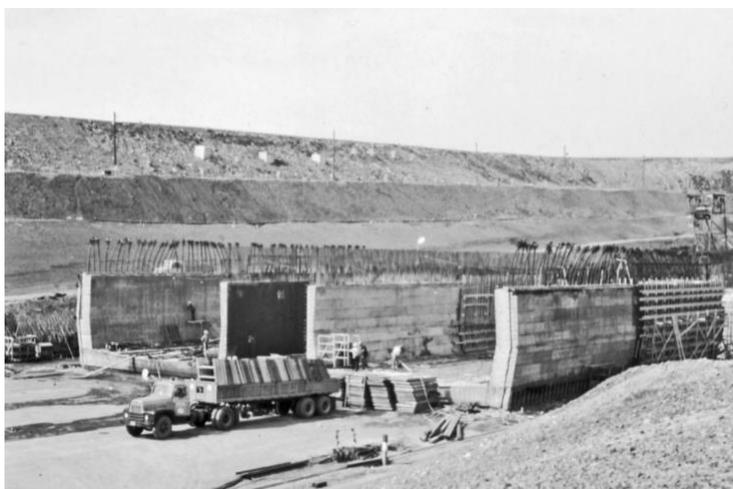


Figure 10. Assemblage d'un caisson en cale sèche, 1964. Photo par Jean P. Lequy. Image fournie par la Société d'histoire des Îles-Percées.

Pendant qu'il était chimiste à la Régie des eaux depuis 1964 et responsable de la division du génie sanitaire au Service de la qualité de l'environnement de Montréal, Le Sauteur a dénoncé les usines de pâtes et papiers comme principales sources de pollution dans la rivière des Outaouais. Selon le journal *Montreal Gazette* (Grescoe, 1970), de juillet 1969 à juillet 1970, Le Sauteur a donné 13 entrevues à la télévision et six à la radio, a prononcé 64 discours et a écrit 35 articles dans des journaux et des revues sur le thème de la pollution, en plus de publier une encyclopédie et un dépliant. Il a lutté contre le déversement par la ville de Montréal de ses eaux usées non traitées, et a coécrit un ouvrage sur la pollution avec le biochimiste Marcel Chaput, *Dossier Pollution*, aux Éditions du Jour, où il affirme : « Sous prétexte de progrès, nous sommes allés trop loin, il faut retourner en arrière » (La Presse, 1972).

Dans la séance du 17 mai 1973 du Journal des débats, on peut lire une intervention de Le Sauteur en faveur de l'interdiction de toute exploitation commerciale dans les parcs désignés du Québec. Ce jour-là, il a vivement recommandé de suspendre l'aménagement d'une station de pompage d'Hydro-Québec dans

le parc des Laurentides, créé en 1895 pour « assurer des espaces verts aux générations futures ». Il soutient qu'une telle décision influencerait sur l'avenir de tous les parcs et en appelle à déterminer si « un parc va être considéré comme un territoire naturel ordinaire ou un territoire naturel spécial » (Journal des débats de la Commission permanente de l'industrie et du commerce, du tourisme, de la chasse et de la pêche, Assemblée nationale du Québec, 1973).

Fait intéressant, la Loi sur les parcs a été adoptée en 1977, la même année que celle prévue pour la mise en chantier du projet résidentiel des Entreprises Boucherville, inc. En vertu de cette loi (Gazette officielle du Québec, 1977) et des politiques du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, un parc est classifié comme parc de conservation ou parc de récréation. D'une part, le parc de conservation protège le site pour les générations futures, favorise une relation étroite avec la nature et est choisi pour ses caractéristiques biophysiques. D'autre part, le parc de récréation suppose une certaine modification de l'habitat naturel pour y permettre la pratique d'activités récréatives. Toutefois, ces modifications font généralement l'objet d'un suivi pour éviter de dégrader l'habitat. En raison de la proximité de zones urbaines, du trafic maritime, de la construction du pont Jacques-Cartier, et des prairies à faible altitude, qui représentaient des terrains idéaux pour les activités récréatives, les Îles-de-Boucherville ont été classifiées comme parc de récréation. Cet archipel d'une superficie de 814 hectares est devenu le Parc national des Îles-de-Boucherville et a été officiellement ouvert au public le 12 septembre 1984.

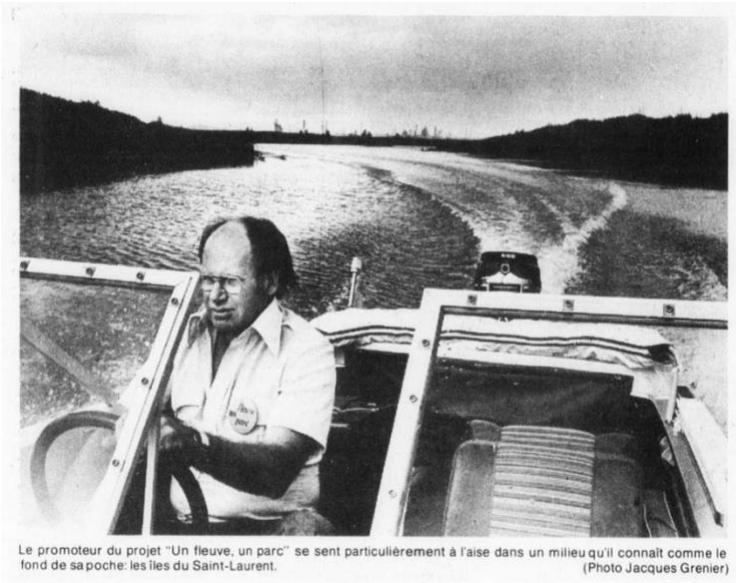


Figure 11. Le Devoir, 26 août 1978, « Tony Le Sauteur. Aucun gouvernement n'a encore jamais endossé "Un Fleuve, un parc" ».

Les résidents

Les archives sur l'histoire du Parc national des Îles-de-Boucherville au Québec nous renvoient à un article paru dans La Seigneurie le 15 décembre 1982. On y mentionne les nombreux mémoires de chasseurs, d'agriculteurs, de trappeurs et d'écologistes présentés au ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche pendant quatre jours d'audience, faisant suite aux débats sur la transformation de l'archipel de Boucherville en parc national. Parmi les mémoires lus à la Ville de Boucherville, se trouvait celui des biologistes Denis Auger et Jean Provost, qui défendaient la création d'une réserve faunique. D'autres préconisaient la préservation de terres agricoles ou la création d'un parc qui maintiendrait des aires protégées pour la faune tout en conservant certains droits de chasse et de piégeage. Les opinions étaient partagées. L'image évoquée par le parc de récréation entraînait en conflit avec l'objectif de conservation de l'habitat naturel et les droits des usagers, tandis que les distinctions entre « parc de conservation » et « parc de récréation » semblaient floues (La Seigneurie, 1982).

La réglementation de la chasse, de la pêche et du piégeage a suscité d'autres critiques sur la création du parc. Dans un article daté du 24 novembre 1982, François Laramée affirme que les résidents entretiennent et utilisent ces terres depuis 300 ans et que transformer les îles en parc récréatif expose les terres à d'autres menaces : « Ce qui me semble, dans tout ce projet, le plus déplorable, c'est que, en plus de mettre, vous-même, les îles en danger, vous voulez faire payer le prix de leur conservation à ceux qui, depuis des générations, s'en sont toujours chargés » (La Seigneurie, 1982).

Ses commentaires sont adressés au ministre du Loisir, de la Chasse et de la Pêche Guy Chevrette et exposent les dangers du parc pour ses usagers :

« ... alors, au bénéfice de qui voulez-vous faire des îles un parc? Du reste de la population direz-vous, mais qui l'a formellement demandé? Surement pas eux. Vous voulez libéraliser un territoire au détriment de ceux qui jusqu'à ce jour l'ont conservé intact, sans votre aide. Et, pour ajouter l'insulte, ce sont vos propres aménagements qui font qu'il y a maintenant danger. » (La Seigneurie, 1982)

Une relecture des articles de journaux publiés 11 ans après la naissance du projet « Un fleuve, un parc » révèle le contraste frappant entre les premiers écrits de Le Sauter, défenseur des droits des chasseurs et des pêcheurs à la ligne, et l'article de 1982 par François Laramée, mécontent des règlements sur la pêche et la chasse imposés à Boucherville.

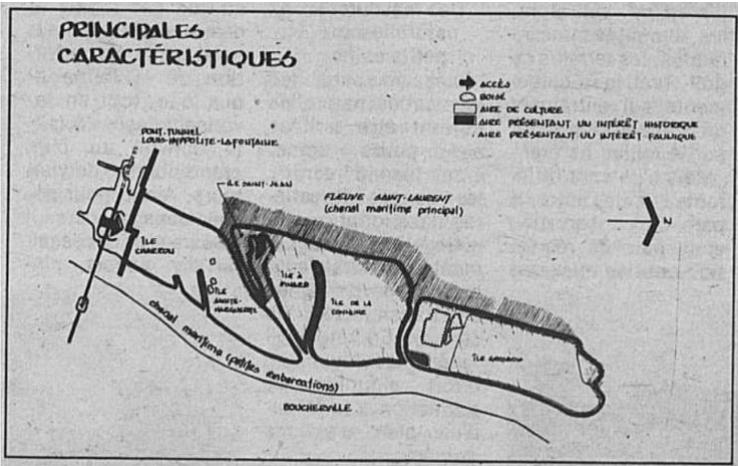


Figure 12. La Seigneurie, 27 octobre 1982, « L'archipel de Boucherville : un parc de détente et de promenade ».



Dans les îles
Michel Chapron avec le résultat d'une pêche de quelques heures dans les îles, brochets et dorcas sont à l'honneur.



Dans les îles
Les "Appellants" sont en place et les canards les survoleront dans quelques instants. Encore une pratique ancestrale des îles.

Figure 13. La Seigneurie, 15 décembre 1982, « Un parc provincial à vocation récréative : une nécessité artificielle ».

L'archipel de Boucherville est prisé des scientifiques pour la richesse de sa faune et de ses milieux humides, un site qui regorge de ressources écologiques, cynégétiques et halieutiques, ce qui en fait un des « territoires représentatifs des régions naturelles du Québec ou des sites naturels à caractère exceptionnel » (Gazette officielle du Québec, 1977). Même s'il réunit toutes les conditions nécessaires pour le classer comme parc de conservation, il été affecté comme parc de récréation : « L'archipel de Boucherville regroupe à lui seul la majorité des milieux humides du secteur

d'étude. Toutefois, peu d'espaces sont réservés à la conservation » (Auclair 1995, xii). Le Parc national des Îles-de-Boucherville est formé par les îles Sainte-Marguerite, Pinard, Saint-Jean, de la Commune et Grosbois. Les zones les plus fragiles affectées à la protection des espèces naturelles ne comprennent que l'île Saint-Jean et le chenal du Courant. L'absence de protection juridique pour le reste de l'archipel pose un risque de l'environnement subit aussi les pressions d'activités commerciales qui nuisent à sa fonction de halte pour les espèces migratoires. Affectées à la protection des espèces naturelles ne comprennent que l'île Saint-Jean et le chenal du Courant. L'absence de protection juridique pour le reste de l'archipel pose un risque de l'environnement subit aussi les pressions d'activités commerciales qui nuisent à sa fonction de halte pour les espèces migratoires.

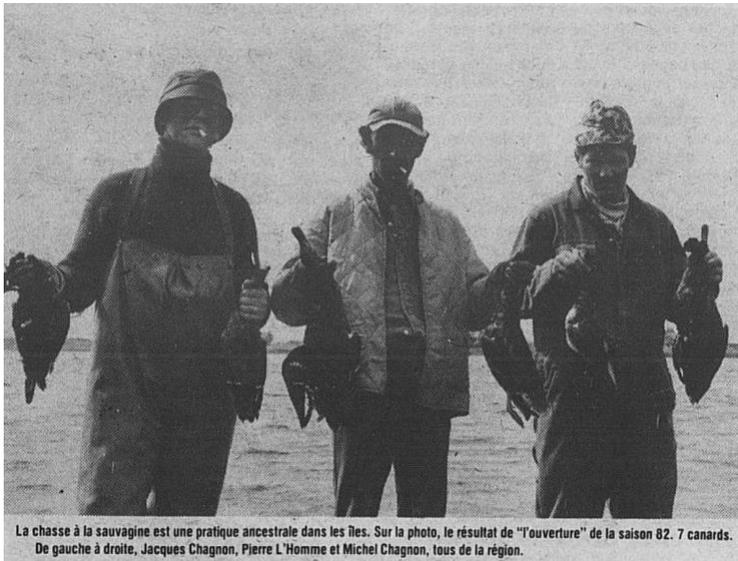


Figure 14. La Seigneurie, 15 décembre, 1982, "Un parc provincial à vocation récréative : une nécessité artificielle".

En 2001, une modification de la Loi sur les parcs a éliminé la distinction entre « parc de récréation » et « parc de conservation » dans le but d'accorder le même objectif de préservation à tous les parcs nationaux du Québec. La

modification établissait la protection des espaces verts, la conservation et la mise en valeur de la biodiversité comme objectifs prioritaires. La nouvelle définition des parcs cite également le déroulement d'activités humaines sur les lieux « pour des fins d'éducation et de récréation extensive » (LégisQuébec, 2022). Les modifications ultérieures de la Loi sur les parcs de 1977 y ont également ajouté des droits complets d'expropriation : « Le ministre peut acquérir, à l'amiable ou par expropriation, tout bien qu'il juge nécessaire à l'établissement d'un parc ou à la modification de ses limites » (LégisQuébec, 2001).

Conclusion

Comme nous l'avons noté dans l'étude de cas sur les Îles-de-Boucherville, leur transformation en parc trouve ses origines dans un passé marqué par le militantisme écologique, lui-même d'abord une réponse à la lente détérioration de l'habitat causée par les travaux d'aménagement de l'archipel entre Montréal et Sorel. Ainsi, les droits d'expropriation accordés au gouvernement en vertu de la modification de la Loi sur les parcs de 1977 semblent au départ avoir été conçus pour empêcher des aménagements majeurs qui menacent les zones dotées d'une diversité biologique exceptionnelle. La station de pompage d'Hydro-Québec mentionnée dans le Journal des débats et le projet domiciliaire avorté des Entreprises Boucherville, inc. en sont quelques exemples.

Les plans pour préserver l'île Sainte-Thérèse et la transformer en parc remontent aux mêmes origines, celles du projet « Un fleuve, un parc » de 1971. Toutefois, le processus d'expropriation sur l'île Sainte-Thérèse est en discordance avec l'éthique et les valeurs initiales du projet « Un fleuve, un parc ». Contrairement à l'étude de cas sur les Îles-de-Boucherville, à l'île Sainte-Thérèse, l'expulsion forcée des résidents qui y habitent depuis des générations a fait ressortir d'autres enjeux complexes.

À l'instar de l'archipel de Boucherville, l'île Sainte-Thérèse intègre des espaces géologiques et topographiques distincts – tourbières, marais et boisés – qui hébergent différentes espèces. De nombreuses espèces d'oiseaux fréquentent le site pour s'y alimenter : « canards chipeaux, sarcelles d'hiver, canards souchets, guifettes noires, bruants des marais et goglus des prés »

(Canards Illimités Canada, 2021). Par le passé, les insulaires y vivaient en harmonie avec leur environnement naturel, et un écosystème interdépendant s'est développé grâce aux méthodes de subsistance : les déchets animaux maintenaient la fertilité des sols, les habitants surveillaient et contrôlaient l'érosion des berges, la coupe d'arbres coordonnée ralentissait la déforestation. Les projets de transformation de l'île en parc menacent désormais de perturber ce système interdépendant. La vision du gouvernement concernant les espèces sauvages et la préservation correspond-elle à une vue utopique de la relation entre l'homme et la nature? Je m'inspire ici d'une vision britannique de la nature sauvage (« wilderness ») exprimée par William Wordsworth dans ses écrits, notamment son *Guide to the Lakes* : « L'étranger a l'impression, dès qu'il pose le pied sur ce sable, de laisser derrière lui le tumulte et le trafic du monde » (notre traduction; Wordsworth, 1977). Dans l'histoire de l'île Sainte-Thérèse, les relations entre territoire et habitants sont depuis longtemps immergées et entremêlées, forgeant des interdépendances : par conséquent, le territoire ne fonctionne pas en circuit fermé, et les concepts de nature sauvage, de conservation et de récréation doivent être réévalués.

La dépossession forcée provoque lentement un sentiment de rupture, tandis que les résidents assistent à leur retrait graduel de l'île. L'expropriation donne lieu à une rupture du sentiment d'appartenance au lieu, qui pénètre lentement les « corps, matérialités et mémoires » (Emery, 2018) des résidents, et qui évoque les travaux de plusieurs chercheurs qui soulignent le rôle de la dépossession sur la psyché humaine auprès de communautés défavorisées (Rhodes, 2012; Walley, 2013). De plus, à mesure qu'elle passe d'un lieu de vie communal à un espace prévu pour la récréation et la conservation, l'île subit un lent processus d'effacement, dépendant de son réaménagement. Ici, le concept d'effacement ne vise pas seulement la dégradation des berges et la perte d'habitat prévisible suivant l'exploitation de régions récréotouristiques, mais également les pertes d'identité et de sentiment d'appartenance subies par les résidents actuels de l'île.

Ruines insulaires : archéologie des liens sociaux, de l'écologie et de l'infrastructure au sein de l'archipel et de ses archives

John Neufeld

C'est à la fin mai que l'équipe de recherche sur les cours d'eau de Montréal a enfin eu l'occasion de faire une première visite sur l'île Sainte-Thérèse (IST). Au cours des mois qui ont précédé cette visite, nous nous sommes régulièrement rencontrés au laboratoire d'ethnographie pour tenter de retracer l'histoire de l'île à travers les archives, les médias et des entretiens avec les membres de la communauté, dont certaines familles présentes sur l'île depuis la fin du 17^e siècle. Le jour où nous avons traversé le fleuve Saint-Laurent du quai Bellevue, à Varennes, jusqu'aux rives de l'IST, nous n'avions toutefois pas encore pleinement saisi les affects propres à la vie insulaire. « Il faut se rendre sur l'île pour sentir sa vibration », comme l'a confié un résident, « parce qu'on passe à une autre époque en arrivant, on n'est plus en 2022 ».



Figure 15. Ruines d'une structure non-identifiée. Photo prise par l'auteur.

L'objectif de mes travaux de terrain était de trouver et d'observer des ruines, principalement des traces du régime seigneurial, dont une grange, une maison de ferme et les murs en pierre écroulés de deux structures non identifiées. Ces vestiges témoignent des premiers efforts de colonisation au Québec, particulièrement le long des rives du Saint-Laurent, là où la chasse et l'agriculture ont créé le socle socioéconomique de la province, puisque leur situation géographique donnait accès aux terres et à l'eau, un peuplement décrit comme une « colonisation riveraine » (Harris, 1984). Cette relation aux berges s'intégrerait plus tard à la mosaïque historique, culturelle et politique qui forme l'identité et le patrimoine québécois. C'est pourquoi les ruines du régime seigneurial risquent d'occuper une place importante dans les projets d'avenir pour l'île. En septembre 2021, les maires des municipalités environnantes se sont réunis pour annoncer des projets d'aménagement de certaines zones de l'IST en écoparc qui l'intégreraient à la Trame verte et bleue de la Communauté métropolitaine de Montréal (CMM), un réseau de conservation qui soutient les activités écotouristiques et récréatives dans tout l'archipel. Ce projet d'écoparc s'inspire fortement du parc métropolitain du Domaine-Seigneurial-de-Mascouche, un autre projet encore à ses débuts, proposé par la CMM en vue de deux grands objectifs : améliorer l'accès des citoyens aux terres et à l'eau ainsi que « protéger, bonifier et mettre en valeur les caractéristiques naturelles [et] patrimoniales » (Varenes, Service de la direction générale, février 2022, p. 5). Comme l'a annoncé la mairesse de Rivière-des-Prairies-Pointe-aux-Trembles, Caroline Bourgeois, lors d'une conférence de presse sur l'écoparc : « redonner les berges à la population, c'est un enjeu important et une priorité » (La Presse, 7 sept. 2021).

Ce même discours employé par les autorités pour soutenir les infrastructures bleues et vertes remonte aux projets de conservation des années 1970 et 1980, notamment « Un fleuve, un parc » et Projet Archipel, qui visaient à aménager les plans d'eau de l'archipel pour faire des lieux accessibles au public (Dagenais, 2017). Cependant, ce discours contredit ce que je décrirais comme des ruines insulaires, propres à l'île Sainte-Thérèse. Suivant nos recherches sur l'histoire socio-écologique de l'île et nos observations du paysage sur le terrain, nous proposons de la décrire comme un microcosme de destruction matérielle et temporelle (Stoler, 2008, 2013; Gordillo, 2014). Les notions apparentées à la ruine et à la destruction fournissent un cadre utile

L'observation des à l'exploration ethnographique des ruines, non seulement pour étudier ces objets matériels imprégnés de souvenirs et de nostalgie, mais aussi pour réfléchir plus sérieusement à l'influence qu'exerce la « survie » des ruines sur les archives actuelles et futures (Benjamin, 1968; Stoler, 2008, 2013; Dawdy, 2010; Gordillo, 2014; Stoetzer, 2018). L'observation des processus matériels d'expulsion et d'érosion en cours à l'île Sainte-Thérèse et dans l'archipel met au jour un cycle de destruction au bord des terres, de l'eau et en marge de la société qui menace constamment les droits et l'accessibilité.

Tandis que les maires posaient pour la presse avec une affiche présentant des images de synthèse de l'écoparc, des membres de l'Association de la communauté de l'île Sainte-Thérèse (ACIST) se préparaient à répondre aux procédures judiciaires d'expulsion intentées par le gouvernement provincial et les municipalités environnantes. Selon Stoler (2013),

La production de ruines à grande échelle nécessite des ressources et de la planification, et peut inclure l'expulsion forcée des populations ainsi que la création de nouvelles zones inhabitables, la réaffectation des zones habitables et le fait de dicter comment les gens doivent cohabiter avec elles. Ces projets de ruines sont généralement des projets d'État, souvent stratégiques, axés sur la construction d'une nation et fortement politisés » (p. 21, traduction libre).

Depuis plus d'une décennie, les résidents de l'IST ont été représentés par le gouvernement et les médias comme des « squatteurs » ou des « sans-droits » (Journal de Montréal, 4 décembre 2012). Au même moment, les membres fondateurs de l'ACIST ont cherché à dissiper cette image en présentant la documentation dont ils disposent pour prouver leurs droits de propriété et en racontant publiquement leurs histoires familiales et les liens qui les unissent à l'île, illustrés par des photos datant parfois de 40 à 80 ans. Incapables de supporter le fardeau financier d'une poursuite contre l'État, les résidents ont été contraints de régler la situation à l'amiable. Beaucoup ont tout perdu, laissés avec leurs souvenirs et quelques années de grâce avant de quitter l'île.



Figure 16. La grange de l'île Sainte-Thérèse. Photo prise par l'auteur.

L'expropriation des insulaires met en lumière une ironie troublante : ces mêmes rives que le gouvernement souhaite redonner aux citoyens du Grand Montréal doivent non seulement être expropriées, mais disparaissent également sous le coup de l'érosion. La demeure familiale des Durocher, aujourd'hui un chalet, a été bâtie en 1914, près de la rive sud de l'île, qui a subi la majorité de l'érosion en raison du trafic maritime.

Avec ses briques rouges, ses fenêtres encadrées de blanc et son nouveau toit en aluminium, la maison au style de grange possède un charme régional accentué par ses deux dépendances grisâillées par le temps et trois tables de piquenique assorties mises bout à bout pour former une grande table communale au milieu de la cour. Forte d'une présence remontant à la fin du 17^e siècle et de ses titres de propriété, la famille Durocher n'a pas été

mêlée à la bataille juridique qui menaçait d'expulsion d'autres membres de l'ACIST, mais a récemment affronté ses propres difficultés en sauvant la maison menacée par l'érosion rapide du rivage. En 2019, la demeure a été soulevée puis éloignée des berges envahissantes, ce qui l'a amputée de ses fondations d'origine. Elles ne sont plus qu'un tas de débris : pierres, blocs de ciment, et quelques briques rouges empilées. Une semaine avant notre visite, un grand orme a succombé à l'érosion, emportant dans sa chute un grand pan de rivage et laissant derrière sa motte de racines retenue par un autre orme promis bientôt au même sort. Au rythme d'environ un à deux mètres de rivage grugés annuellement (selon les témoignages recueillis), les anciennes fondations disparaîtront en moins d'une décennie.

Des années 1940 jusqu'aux années 1960, des milliers de gens se rendaient sur l'IST en été pour profiter des plages Choquette et Bissonnette et s'amuser dans les eaux du fleuve Saint-Laurent. Les visiteurs pouvaient louer des cabines de plage pour la journée et se divertir en soirée à la salle de danse de l'île. Pour arrondir leurs revenus, les agriculteurs de l'île ont construit et loué des chalets aux vacanciers et leur vendaient leurs produits (Société d'histoire de Varennes, vidéo d'archives). Je n'avais pas complètement saisi l'ampleur de l'érosion sur l'IST avant qu'on me montre un cadre en bois avec une photo aérienne de la maison des Durocher en 1981. Sur l'image, on voit la distance entre le rivage à l'époque et l'ancien emplacement de la maison (y compris l'arbre tombé récemment), un recul des berges équivalant à des centaines de mètres carrés sur une période de 40 ans. Selon cette image et d'autres photos et vidéos d'archives représentant le paysage riverain des plages Choquette et Bissonnette, il ne fait pas de doute que le problème d'érosion sur l'île Sainte-Thérèse atteint des proportions effrayantes.

Pour observer l'érosion, je me suis agenouillé maladroitement sur une pile de branches près de la berge en attendant le passage d'un grand navire de charge ou d'un pétrolier. À environ 15 mètres du rivage, l'eau prend une teinte de gris opaque en raison du brassage des sédiments de l'épaisse strate argileuse qui compose les sous-sols de l'île. La circulation d'immenses navires transportant des ressources et des biens de consommation le long de passages étroits dans la Voie maritime du Saint-Laurent est un tour de force tout aussi impressionnant que leur puissant sillage. À intervalles réguliers, le grand volume d'eau déplacé par les navires déferle bruyamment sur l'île et se

brise contre les berges. Les vagues balaient le rivage avant de se retirer en emportant des fragments de l'île.

Le mouvement de ces navires est rendu possible par la construction de la Voie maritime du Saint-Laurent, une formidable prouesse d'ingénierie qui a nécessité, entre autres, le dragage du fleuve. Une grande partie de la terre retirée du fond du fleuve a servi à la construction des infrastructures de la Voie maritime et, en particulier, sur la rive sud, du canal qui contourne les rapides de Lachine et coupe l'accès au fleuve des Mohawks de Kahnawá:ke (« lieu des rapides » en mohawk), ainsi qu'à leurs pratiques culturelles et de subsistance. Certaines petites îles de l'archipel ont également été formées par le dragage, dont l'île aux Vaches et l'île aux Crapauds, qui sont reliées entre elles et situées près de la pointe sud-ouest de l'île Sainte-Thérèse. Bon nombre des chalets de l'IST se trouvent en bordure du long chenal entre ces îles, à l'abri du sillage des navires de passage. Bien que cette origine reste à confirmer, car aucune archive sur la création de ces îles n'a encore été découverte, c'est un résident qui m'a expliqué qu'elles étaient un produit de la Voie maritime du Saint-Laurent. C'est aussi l'endroit où, dans les années 1980, l'infrastructure municipale de débordement des eaux usées a été créée à la pointe de l'île aux Crapauds. Les résidents nous ont raconté leurs souvenirs de baignade dans le fleuve lorsqu'ils étaient enfants, une pratique qui avait soudainement pris fin avec l'entrée en service de l'infrastructure en 1986, la qualité de l'eau posant désormais un risque pour la santé. On nous a proposé de faire un petit tour de bateau pour mieux voir et saisir ce qui nous était décrit. Nous n'avons pas aperçu grand-chose, si ce n'est une clôture grillagée sur le bord de l'eau, notre vue de l'infrastructure étant obstruée par la végétation qui l'entoure. Toutefois, l'odeur entourant l'île aux Crapauds a suffi à elle seule à confirmer les dires des résidents.



Figure 17. La maison de la famille Durocher. Photo prise par l'auteur.



Figure 18. Cédric indiquant les sites d'érosion. Photo prise par l'auteur.

Les expulsions et l'érosion sur l'île Sainte-Thérèse ne sont pas des cas isolés, mais plutôt des processus matériels interconnectés, liés à un cycle de destruction propre à la nature même de la colonisation riveraine, en constant mouvement et constante transformation. Du régime seigneurial à la Voie maritime du Saint-Laurent, en passant par le récent projet d'écoparc, tous ces exemples témoignent des précarités sociales et écologiques qui découlent de l'aménagement de l'archipel et de ses rives. Je souligne que mon intention n'est pas de comparer la récente expulsion des insulaires à l'expérience des résidents de Kahnawá:ke. Je souhaite plutôt attirer l'attention sur l'absence d'objets matériels comme des droits de propriété et une documentation permettant de justifier des revendications territoriales, de même qu'au rapport entre cette absence d'objets matériels et la précarité de leurs terrains (Hetherington, 2009). Pour les communautés de l'archipel marginalisées en raison de leur situation économique ou de leur origine ethnique, les droits de propriété semblent aussi stables que les rives qui s'érodent. Ces processus d'expulsion et d'érosion réciproques représentent donc un échec de la part des gouvernements et des agences de conservation qui leur sont affiliées, aveuglés par la promesse d'un héritage politique glorieux qui empêche de voir les violentes injustices – expulsion et occupation – auxquelles sont souvent soumises les personnes qui ont peu ou pas de pouvoir politique pour revendiquer leurs droits à la terre et aux moyens de subsistance culturelle de manière permanente ou légitime en droit.

Dans la très courte période réservée à ces travaux de recherche sur les cours d'eau de Montréal, l'île Sainte-Thérèse et ses résidents sont eux-mêmes devenus des archives vivantes. La gentillesse, la générosité et l'ouverture des résidents, leurs vulnérabilités associées au deuil, ainsi que le deuil qu'ils ont affiché en entrevue et lors de nos visites sur l'île ont mis en lumière un rapport amphibie qui fait partie des ruines insulaires et mériterait une exploration ethnographique plus poussée (Gagné et Rasmussen, 2016). Au-delà des expulsions et des érosions, les multitudes de formes anciennes et nouvelles qu'on retrouve sur l'île et dans les environs composent une « constellation de destruction » (Gordillo, 2014), qui dévoile l'enchevêtrement des liens sociaux, de l'écologie et de l'infrastructure (Stoetzer, 2018) dans d'« autres temporalités » (Dawdy, 2010) occupant une place

mineure dans la littérature ou absentes de celle-ci, éclipsées par les discours majeurs sur le patrimoine et le « progrès », ou par les pouvoirs qui contrôlent le discours (Foucault, 2002 [1969]). Pour moi, « ressentir la vibration » de l'île, selon la suggestion d'un résident, n'est pas lié à des objets évoquant la nostalgie d'un passé plus simple, mais plutôt à cette constellation de destruction et de renouvellement où les contradictions font éclater, ou perturbent, les archives historiques, anthropocentriques et dominantes qui continuent de véhiculer des idées coloniales ou colonisatrices sur la propriété, le progrès et la nature à l'état pur, observable en temps réel sur la terre, dans l'eau ou dans l'intervalle riverain.

Plusieurs questions récurrentes ont émergé lors de nos préparatifs à la visite de l'île Sainte-Thérèse. Comment raconte-t-on l'histoire d'une île? Quelle méthode de recherche permet d'étudier l'île en tant qu'archive? La réponse courte est qu'il faut y être, comme l'a suggéré un résident lors de nos visites, et c'est aussi la raison d'être de la recherche anthropologique. Au lieu de fouiller le passé, nous utilisons l'ethnographie pour faire une « archéologie du présent » et ramener à la surface ce qui est occulté ou absent des archives linéaires associées à la modernité et au progrès (Gonzalez-Ruibal, 2018). L'observation ethnographique de l'IST nous permet d'interroger ces archives en découvrant l'évolution continue des relations matérielles et écologiques, tant dans leur forme que dans leur sens, à travers la convergence de « fantômes des ruines industrielles » (Edensor, 2004) passées, présentes et futures sur cette île relativement petite. En faisant des ruines mon objet de recherche, j'ai pu constater cette évolution des histoires et du paysage de l'île, où un cycle d'extraction, d'occupation et d'érosion est escamoté par les discours nationaux ou étatiques sur le patrimoine, dont font partie le régime seigneurial au Québec et la Voie maritime du Saint-Laurent. Pour les autorités provinciales et municipales, le fait de « redonner les rives » aux citoyens de l'archipel en créant un écoparc peut servir de compensation des pertes subies. Toutefois, comme un résident l'a dit avec éloquence : « Ils redonnent ce qui ne leur a jamais appartenu. » Cela soulève la question importante, encore inexplorée, de la réconciliation et de la réparation inscrites dans le présent archéologique de l'archipel et dans ses projets d'avenir.

Quelle version étrange de la " nature" que celle où il n'y a personne...

Maya Lamothe-Katrapani

Le 7 septembre 2021, la Communauté métropolitaine de Montréal et les municipalités de Repentigny, Varennes et Rivière-des-Prairies-Pointe-aux-Trembles, ont annoncé l'élaboration d'un plan directeur pour la création d'un parc écotouristique sur l'île Sainte-Thérèse (IST). Un projet de parc avait été initié dans les années 1980 par le ministère de l'Environnement, mais avait rapidement pris fin suivant l'aménagement d'une piste cyclable. Au cours des dernières années, Montréal et les municipalités environnantes ont travaillé à repenser une zone de parc protégée qui répondrait aux besoins récréatifs et écologiques de la ville (CMM, 2021). À l'instar des propositions précédentes, le nouveau plan vise à transformer les terres de l'île en un parc public et accessible qui faciliterait l'accès au fleuve et encouragerait la pratique d'activités nautiques, tout en mettant en valeur la biodiversité et la richesse du patrimoine du Grand Montréal (ibid). On ignore pour l'instant si le parc ne recevra un statut fédéral, provincial ou municipal, ni quand le projet ne sera érigé, et comment l'accès au parc se fera. Cependant, il a été officiellement annoncé à l'été 2022 que les résidents devront quitter leur chalet familial d'ici sept ans, et ce, même si les gouvernements et les municipalités ont toujours été très rapides à les nommer « les anges gardiens de l'île ». Bien que l'Association Communautaire de l'île Sainte-Thérèse (l'ACIST) affirme clairement que la présence des résidents sur l'île soutiendra les objectifs de conservation du parc, selon les autorités, leur occupation est une nuisance et leur absence de titres officiels de propriété foncière légitime leur expulsion.

La proposition, coordonnée par la ville de Varennes, comprend des plans d'aménagements de grands belvédères et de sentiers suspendus, le tout fonctionnant à travers une nature aseptisée. Les images 3D montrent une architecture à première vue inclusive et durable : de grands arbres recouvrent l'île; un homme pousse un autre en fauteuil roulant sur une promenade en bois; un autre regarde un troupeau de canards à travers des jumelles; d'autres courent. Les femmes sont présentes, mais inactives: l'une, assise, contemple le fleuve, une autre se repose sur

un rocher, les mains et les jambes croisées. Quelques kayaks sont posés au sol, et ce qui semble être un bureau d'accueil surplombe l'île. L'érosion a cessé, le phragmite n'envahit plus l'île et les riverains ont disparu ainsi que toutes traces matérielles de leurs activités. Le territoire a une nouvelle forme et un titre : Parc Éco-touristique de l'île Sainte-Thérèse. Cela illustre parfaitement la façon dont nous sommes encouragés à interagir avec la nature et comment le développement commercial et touristique de la nature sauvage est devenu un moyen juste et moral de promouvoir nos environnements (West et al., 2006).

Valeurs récréatives, gestion et conservation

Les organismes de conservation de la nature recherchent souvent les faits qui vont dans le sens de leur mission et de leur « récit de crise », (Fairhead & Leach, 1996, cités dans Harmon & Putney, 2003: 102). Imposant de nouvelles logiques aux territoires pour légitimer les aires protégées, ils mettent de l'avant des valeurs conformes à leur modèle instrumental tout en négligeant les relations plus complexes (humaine/naturelle/animale) (ibid.). Dans le cas de l'île Ste-Thérèse, la crise peut être interprétée comme une île fragilisée par la dégradation des habitats naturels et l'érosion des berges qui lui ont déjà fait perdre plus d'une centaine de mètres. Cependant, ce qui semble encore plus désastreux à la lecture des rapports sur le plan proposé, c'est que les habitants de la région métropolitaine de Montréal sont « touchés par un déficit important de connexion nature » (SNAP, 2021). L'accent est, en effet, mis sur son grand potentiel pour les résidents de Montréal.



Figure 19. Plans du futur parc. Ville de Varennes, 2021.

Prisée pour cette promesse de grande beauté et de loisirs, l'île doit être appréciée par les citoyens. Pour le maire de Varennes, Martin Damphousse, le parc permettra à la population de « se réapproprier ce milieu d'exception » (Ville de Varennes, 2021). Pour la mairesse de Rivière-des-Prairies-Pointe-aux-Trembles, Caroline Bourgeois, c'est l'attachement sentimental des résidents de l'Est de Montréal à l'île qui motive sa création : « À Pointe-aux-Trembles et particulièrement au bout de l'île, nous avons un attachement sentimental avec l'île Sainte-Thérèse. On la voit chaque fois qu'on regarde le fleuve, elle est juste là, à un jet de pierre... La préserver et en refaire un lieu de villégiature et de découvertes est un beau et bon projet qui me tient à cœur et qu'on arrive enfin à faire débloquer. » (ibid).

Selon les représentants des villes concernées et les différents collaborateurs du parc, la biodiversité et le patrimoine historique rare de l'île en font un endroit parfait pour accueillir un parc naturel destiné au récréotourisme. Bien que le terme soit souvent associé aux loisirs, c'est plus que le jeu qui motive la création de parcs. Nous pouvons comprendre les valeurs récréatives comme celles qui restaurent, renouvèlent et recréent par la stimulation de l'esprit, du corps et de l'âme (Harmon & Putney, 2003). En considérant le terme récréation comme étant né du terme création, les parcs restaurent la vie humaine en recréant qui nous sommes. En appliquant la théorie de Harmon, le parc « remet les gens à leur place » (ibid., 105, traduction libre), hors de la culture et dans une nature recréée pour leur bien-être. Loin du tohubohu de la ville, le citadin qui se rendra à l'île Ste-Thérèse aura l'impression d'être ailleurs, mais à un niveau plus profond : il se sentira chez lui, ce qui contribuera aux sentiments d'identité (ibid., 106). Permettant de vivre l'expérience de l'île physiquement, le parc donnera un nom à la nature. Nous serons capables d'identifier sa forme sur une carte et d'y associer des expériences personnelles.

D'un autre point de vue, nous pouvons nous interroger sur la manière dont les zones protégées imposent la dichotomie européenne nature/culture dans des lieux où cette distinction n'existait pas auparavant (West et al. 2006). Alors que les habitants de l'île se sont organisés en symbiose avec la nature, fusionnant leurs activités culturelles comme la chasse, la pêche et la cueillette avec l'environnement naturel qui les entourent et dont ils prennent soin depuis des siècles, le futur parc semble séparer les gens de leur environnement. Comme nous pouvons le voir sur les plans d'aménagement, nous serons encouragés à naviguer au-dessus de la nature grâce à des belvédères, des quais et des promenades qui nous rendront spectateurs.



Figure 20. Sur l'île Sainte-Thérèse, la nature fait son œuvre. Photo prise par l'auteure.



Figure 21. Sur l'île Sainte-Thérèse, la nature fait son œuvre. Photo prise par l'auteure.



Figure 22. Offrant un contact avec la "nature pure", les zones humides, qui représentent 131 ha de la surface de l'île Sainte-Thérèse (Canards Illimités, 2021) sont de plus en plus attrayants pour les promoteurs, les écologistes, les fonctionnaires et les touristes (Garutti, 2019). Photo prise par l'auteur.



Figure 23. Cabine de chasse. Photo prise par l'auteur.

Lorsque le parc national Kouchibouguac a été érigé au Nouveau-Brunswick dans les années 1970 après avoir expulsé plus de 1 200 résidents (Rudin, 2016), les gens craignaient que l'absence de paysage majestueux n'attirerait pas les touristes, mais transformerait l'endroit en « un terrain de jeu privé réservé aux habitants des villes voisines comme Moncton » (77, traduction libre). Cela semble être le but du futur Parc écotouristique de l'île Ste-Thérèse, qui n'annonce pas de paysages grandioses offrant des valeurs naturelles spectaculaires, comme c'est le cas dans d'autres parcs et aires protégées de la province. Cependant, on peut s'imaginer que le parc aura une importance au niveau national, écologique et patrimonial puisqu'il sera un espace revendiqué par la ville de Montréal et ses municipalités environnantes dans l'intérêt de la protection de la nature et des loisirs. Il sera d'abord une manière de s'approprier et de délimiter l'espace, puis un exemple de bonnes valeurs de gestion et de conservation. En effet, le projet s'inscrit dans le cadre de la Trame verte et bleue de la CMM qui vise à mettre en valeur les milieux naturels du Grand Montréal et le patrimoine bâti qui constitue son identité. Il est donc clair que l'accent sera mis sur les valeurs de progrès, ainsi que sur le tournant vert de l'Est de Montréal et son entrée dans le secteur touristique.

Écotourisme ou éco-gentrification ?

L'île Sainte-Thérèse a été produite au fil du temps par les activités des résidents et par leurs actions pour la protéger et la conserver (ACIST, septembre 2021). Cependant, plusieurs enjeux sont hors de leur contrôle. C'est pourquoi les résidents ont réclamé de l'aide pour des préoccupations qui, selon eux aussi, pourraient être résolues par la création d'un parc écotouristique: « Régler les problèmes d'érosion des berges, surtout du côté de la voie maritime du Saint-Laurent; restaurer les marais; identifier et éliminer les espèces envahissantes; augmenter la canopée en plantant plusieurs arbres; mettre en valeur le patrimoine archéologique et historique; régler le problème causé par le rejet des eaux usées au bout de l'île aux Vaches; Contrôler les surpopulations animales (castors, bernaches, chevreuils) » (ibid).

Les résidents ont, en effet, à cœur de partager leurs connaissances sur l'écosystème d'IST, et de rendre le lieu réellement accessible au public. Ce qu'ils souhaitent correspond à

l'écotourisme, un terme utilisé pour la première fois par Héctor Ceballos-Lascuráin en 1983, et reformulé par de nombreux défenseurs des droits environnementaux. L'écotourisme est un tourisme responsable dans des zones naturelles, et qui vise à conserver l'environnement et à améliorer le bien-être des populations locales (Akbar & al, 2019, traduction libre).

Cependant, faisant l'impasse sur la réalité écologique complexe de l'île et de sa relation avec les habitants, le projet de parc annoncé semble davantage s'aligner avec l'éco-gentrification, qui se définit comme « la planification environnementale qui conduit au déplacement d'une population plus vulnérable tout en adoptant une éthique environnementale » (Sarah Dooling, 2009, traduction libre). Plutôt que de questionner comment l'importante revitalisation de l'est de l'île de Montréal, annoncée par le gouvernement du Québec au cours de la dernière année, affecte l'écosystème de la ville (ex. prolongement de la ligne bleue, construction du REM de l'Est, revitalisation (et densification) du Vieux-Pointe-aux-Trembles, multiplication des complexes d'habitation), il semble plus facile de proposer un projet écologique sur un terrain « neuf » et de repartir à zéro. Ce projet est similaire à d'autres cas de gentrification dans la ville de Montréal, où les résidents locaux sont repoussés loin du centre-ville (ici, ils ne semblent pas être assez loin), non pas parce qu'ils sont des obstacles à la vie écoresponsable (les résidents de l'île Sainte-Thérèse vivent de façon écologique, sans déchets et avec des méthodes d'autosuffisance), mais parce que la ville souhaite plutôt attirer des populations économiquement durables, celles qui donnent aux villes un avantage concurrentiel à l'échelle internationale (Winter, 2018:16). En modifiant la géographie sociale et le prestige de l'île pour attirer une classe moyenne de touristes locaux, les planificateurs du parc sous-entendent que participer à une vie plus verte est plus en phase avec le fait de se rendre sur l'île la fin de semaine et d'être impliqué dans la commercialisation de la nature, qu'avec les pratiques artisanales des résidents. Cela montre que la vie « verte » en ville devient de plus en plus un luxe.

De nombreuses discussions abordent l'importance de l'écotourisme dans les parcs, car la gestion de la nature est particulièrement nécessaire où il n'y a pas de frontières clairement définies. Leslie (1996) écrit : « Les parcs ne sont pas des îles et sont donc sensibles aux influences extérieures » (52, traduction libre). Mais, que se passe-t-il lorsque les parcs sont des îles, comme à l'île

Sainte-Thérèse ? L'insularité du lieu semble en effet motiver le projet. La délimitation stricte de l'eau et le fait que toutes les infrastructures sur l'île seront construites à partir de zéro permettent aux municipalités de créer une identité visuelle qui résonne pleinement avec leur objectif initial et qui facilite l'expulsion des résidents.

Conclusion

Ce parc n'est qu'un autre exemple qui démontre comment les villes dites intelligentes et vertes nous transforment en « utilisateurs » de la ville (Saskia Sassen, 2013) : non pas des résidents, ni des cocréateurs, mais des utilisateurs des technologies et des infrastructures de la vie urbaine. Et, comme l'écrit Edgar Morin en étudiant les changements dans Le pays Bigouden de Bretagne, la technologie ne signifie pas seulement « équipement et modernisation, mais transformation permanente » (Morin, 1967 : 275). Dans le cas de l'île Sainte-Thérèse, nous assistons à la transformation de l'identité de l'île et de ses modes de production qui sont le résultat de siècles d'occupation physique, politique et culturelle.

Au nord de l'île, une petite maison ancestrale nous ramène au 19^e siècle. Fannie Martin, résidente et porte-parole de l'ACIST, avait envisagé que cette importante trace du patrimoine de l'île devienne un bureau d'accueil, avec un petit commerce et une pièce qui pourrait servir de musée pour les nombreux objets archéologiques. Or, elle craint qu'en ignorant la présence de ceux qui connaissent l'environnement, l'histoire et les priorités de l'île, le parc passe à côté des éléments les plus intéressants : « Cet endroit pourrait faire un bureau d'accueil exceptionnel pour le parc, mais la maison doit être protégée maintenant, sinon elle risque d'être irrécupérable bientôt » (Fannie Martin, 2022).

L'attachement au lieu est une force de motivation très puissante pour tout projet social et devrait être compris comme un élément essentiel de la planification urbaine. Par ce texte, je rends hommage au paysage unique de l'île Sainte-Thérèse et au lien étroit que les résidents entretiennent avec celui-ci.

La vie animale sur L'île Sainte-Thérèse

Hanine El Mir



Figure 24. Cartouche. Photo prise par l'auteure.

C'est l'histoire d'un territoire, racontée par la terre elle-même et les organismes vivants qu'elle abrite. Plus particulièrement par Cartouche, un chien de chasse qui passe une bonne partie de l'année sur l'île Sainte-Thérèse. Le présent essai photographique répond à la question suivante : « Qu'arrivera-t-il aux animaux qui vivent sur l'île Sainte-Thérèse? »; il propose également une exploration du territoire, selon le point de vue d'un chien de chasse qui cohabite avec les résidents de l'île.

Permettez-moi de me présenter, chers ethnographes : je suis un chien de chasse qui porte le nom des munitions employées dans les carabines, et je prends très au sérieux mon travail consistant à aider ma maîtresse, l'une des résidentes de l'île, qui m'a emmené ici. Tous les habitants de l'île chassent, et il en va de même de ma maîtresse. À l'instar des membres de sa famille, elle a obtenu son premier permis de chasse à l'occasion de son anniversaire; son père le lui a offert pour ses 12 ans. Elle élève actuellement ses trois filles dans la tradition familiale et leur enseigne comment chasser. Ses voisins la considèrent comme

l'experte de l'île en ce qui a trait à la chasse et à la vie animale, et mon expertise canine est aussi hautement reconnue.



Figure 25. Cartouche. Photo prise par l'auteur.



Figure 26. Couleuvre Rayée. Photo prise par l'auteur.

Si ma famille et moi passons une grande partie de notre temps à la chasse afin de remplir notre garde-manger, constitué de 60 % à 70 % de viande sauvage, nous ne chassons jamais pour le plaisir ou par pure passion : il s'agit plutôt d'un moyen économique de nous soustraire à l'augmentation du coût de la vie causée par les pénuries et l'inflation qui sévissent dans toute la province : « Il est hors de question que je tue un animal, si ce n'est pour le manger et nourrir ma famille », a dit ma maîtresse à l'un des ethnographes. Elle a également mentionné que dans le passé, il lui arrivait de tendre des pièges à castor pour vendre la fourrure et consommer la chair de l'animal. Cette activité exigeait toutefois beaucoup d'effort pour une trop faible quantité de viande, et la demande de fourrure avait décliné en raison de l'arrivée sur le marché d'articles produits en série par l'industrie de la mode. L'apport financier découlant de ce type de chasse avait donc diminué, sans compter que les pièges devaient non seulement être inspectés et entretenus toutes les deux semaines, mais aussi être posés à des endroits stratégiques, leur portée étant inférieure à celle d'une carabine : « Les castors se déplacent sur une distance de moins de 50 mètres pour trouver de la nourriture, ce qui rend la chasse particulièrement difficile », a expliqué ma maîtresse.

En plus d'aider à la chasse, j'aime beaucoup prendre le temps de me reposer, de jouer dans l'herbe et avec d'autres animaux vivants sur l'île, qu'il s'agisse de petits escargots ou de couleuvres que je débusque dans l'herbe, ou encore de plus grosses bêtes comme les chats du voisin, qui, comme moi, ont été emmenés sur l'île comme animaux de compagnie. Nous aimons attraper ensemble des mulots, et d'autres petits rongeurs et reptiles, comme cette couleuvre verte que j'ai ramenée un jour à la maison pour m'amuser. Rassurez-vous, la couleuvre est vivante et bien portante; tout comme les membres de ma famille, je ne tue jamais les animaux que je ramène à la maison, à moins que ce ne soit pour les manger.

Vous avez sans doute aussi aperçu les petits oiseaux jaunes, ou du moins entendu leur chant. Je les entends constamment quand je me promène à l'extérieur. Ils sont présents sur l'île presque toute l'année, mais ils ne sont pas très bons à manger, alors je suppose qu'ils sont mes amis.

En parlant de nourriture, vous avez probablement entendu dire qu'une activité de chasse au dindon se déroulait non loin d'ici jusqu'à midi. Vous n'apercevrez aucun de ces oiseaux à proximité des sentiers de promenade aujourd'hui, même si, croyez-moi, j'en

ai vu une multitude lors de mes expéditions de chasse avec ma maîtresse et sa famille. Cette absence pourrait s'expliquer par les bruits de détonations dont la source semble proche; ces coups de feu ne proviennent pas de carabines de chasseurs, il s'agit plutôt de faux tirs visant à effrayer les oies et les éloigner de la ferme. Un autre animal se fait entendre sans se faire voir : le « loucoy », issu d'un croisement entre le loup et le coyote. On trouve souvent ces animaux à l'état de cadavres, car certaines personnes en ont peur. Pas moi! Je suis un chien de chasse, et rien ne m'effraie. En fait, les loucoys ressemblent à de gros chiens affublés d'un museau long et mince.



Figure 27. Paruline Jaune. Photo prise par l'auteur.

À propos des gros animaux, les chevreuils raffolent des pommiers qui se trouvent sur l'île Sainte-Thérèse. On en voit un en pleine floraison sur cette photo. Cet endroit est particulièrement propice à la chasse au chevreuil : ces derniers passent souvent par cette partie de l'île pour se nourrir à même les pommiers. Lors de nos expéditions de chasse, j'ai souvent entendu ma maîtresse et ses amis parler de la surpopulation de chevreuils et dire que ces derniers n'étaient pas aussi nombreux à l'époque où leurs familles sont arrivées sur l'île. Sans surprise, des traces de chevreuils

fraiches sont clairement visibles dans la boue à proximité des arbres.



Figure 28. Les traces de chevreuil. Photo prise par l'auteur.



Figure 29. Pommier. Photo prise par l'auteur.

Bien sûr, moi, Cartouche, je ne suis pas le seul animal nouvellement arrivé dans l'écosystème de l'île. L'une des résidentes a ramené quelques poules.

Bref, lorsque vous venez à l'île Sainte-Thérèse, vous pouvez voir des loups, des coyotes, des chevreuils, des canards, des mouettes, des dindons, de petits oiseaux jaunes, des vipères, de petites couleuvres vertes – dont la plupart ne sont pas venimeuses –, des mouffettes, des castors et des rats musqués. Il n'y a pas de lapins ou de lièvres, ni de ces écureuils que l'on dit omniprésents à Montréal. Les types d'animaux qui vivent sur l'île dépendent des autres créatures vivantes qui s'y trouvent (comme moi, Cartouche!) et de l'activité humaine. On y trouve dorénavant des chiens et des chats domestiques, et des animaux d'élevage, comme les poules, qui ont été introduites par les résidents. D'autres animaux, en particulier ceux qui font des haltes migratoires, ont adopté l'île Sainte-Thérèse : la très célèbre bernache du Canada, symbole de notre pays, « a peu à peu élu domicile sur l'île à titre permanent », nous ont informés plusieurs résidents ainsi que l'un de nos guides. Les résidents de plus longue date se rappellent une époque où seuls de petits groupes de bernaches s'arrêtaient brièvement sur l'île. Il en va de même des dindons, aux dires de notre experte chasseuse; aujourd'hui très nombreux, ils étaient initialement absents de l'île.



Figure 30. Les poules. Photo prise par Maya Lamothe-Katrapani.

Ici, on peut apercevoir sur l'eau une famille d'oies composée de deux parents entre lesquels nagent trois petits.



Figure 31. Bernache du Canada. Photo prise par l'auteure.

Lettre d'amour au peuplier

Amrita Gurung



Figure 32. Le peuplier. Photo prise par l'auteur.

Éloge funèbre

Je penserai à toi comme au murmure de mes pas lors de ma première neige à Montréal, alors que, ravie par cette nouvelle expérience, je me rendais à pied à la bibliothèque Marc-Favreau, près de mon appartement. Je me souviendrai de toi à chaque gorgée du thé à l'hibiscus bu en compagnie de Miriam, qui t'a planté il y a 19 ans dans son jardin pour que tu lui rappelles le chant des vagues de la Méditerranée et le doux balancement des pins. Et je penserai aussi à toi chaque fois que je me languirai de la mousson népalaise, lorsque l'été montréalais se fera quelque peu oppressant.



Figure 33. Érosion. Photo prise par l'auteur.

Comment raconter l'histoire d'une île?

En septembre 2021, à la suite de l'annonce, par le gouvernement provincial, du projet de transformation de l'île Sainte-Thérèse en parc écotouristique, les résidants de l'île, réunis au sein de l'Association de la communauté de l'île Sainte-Thérèse (ACIST), ont protesté contre cette décision qui impliquait leur expulsion. À la lumière de ces événements, l'équipe de recherche Montréal à travers l'eau a décidé de procéder à une étude dans le but d'en savoir davantage au sujet des répercussions de cette décision sur les insulaires. Au cours de ce processus, nous avons souvent eu des discussions sur les dilemmes éthiques que nous rencontrions en tentant de raconter l'histoire de l'île. Avec le temps, il est devenu de plus en plus clair que même si les histoires que nous voulions raconter étaient diversifiées, elles nous ramenaient toutes, collectivement, à une question primordiale : comment raconter (le mieux possible) l'histoire d'une île?

Ayant adopté l'approche selon laquelle la création de savoirs constitue une pratique et un processus sociomatériels (Allen et Marshall 2019), nous avons tous choisi un objet à partir duquel nous souhaitions faire nos recherches sur l'île Sainte-Thérèse ou, dans mon cas, sur la vie dans le delta, sujet que j'aborde dans la prochaine section. J'ai choisi les bateaux, car je comptais explorer l'incidence du trafic maritime sur l'île et ses berges. Seuls moyens de transport sur l'île, ils permettent la mobilité et la vie hydrosociale. Ce choix faisait également écho à mes propres recherches sur la mobilité. En me fondant sur la documentation existante sur les deltas, qui aborde surtout les enchevêtrements relationnels humains et non humains, je me penche sur les mouvements par bateau et l'idée de flux et de stagnation en tant que métaphores des vies insulaires, tout en demeurant attentive à la « situation de fragilité » qui caractérise la constellation deltaïque.

Dans ce texte, j'indiquerai où se situe l'île Sainte-Thérèse et les divers problèmes environnementaux, sociaux et relationnels qui l'affligent, à la lumière de la documentation existante sur les deltas. Ce faisant, j'exposerai comment le delta a été théorisé par différents chercheurs et comment il façonne les gens qui y habitent, tout comme il est façonné par eux. J'expliquerai ensuite comment le delta englobe à la fois le flux et la stagnation dans le cadre de la vie quotidienne des gens, en faisant valoir la pertinence d'une anthropologie du delta. Enfin, je raconterai ma rencontre avec un peuplier mort sur une rive de l'île, déraciné par une tempête une semaine avant notre première visite, en faisant un parallèle avec un arbre vivant au parc Jarry qui a marqué mes premiers mois hivernaux à Montréal. En décrivant ces rencontres affectives avec le peuplier mort (île Sainte-Thérèse) et l'arbre vivant (parc Jarry), j'expliquerai pourquoi nos vies sont indissociables des différents enchevêtrements humains et non humains, dont certains nous affectent plus que d'autres.

Cosmologie deltaïque

Malgré leurs différents points de vue sur la relation entre terre et eau, les chercheurs placent toutes les relations sociales au cœur de leur analyse (Morita 2016, Camargo 2021, Krause 2017). Non seulement soulignent-ils la tension binaire entre les catégories de paysages (humides versus secs), mais ils en appellent aussi à la prise en compte des « situations de fragilité » pour comprendre

pleinement les dynamiques de l'environnement deltaïque. Dans sa forme la plus élémentaire, le delta est un amas terrestre qui a émergé de l'eau, et constitue de ce fait un espace ambigu qui peut être conçu soit comme une extension de la mer, soit comme une zone pouvant être revendiquée (Camargo 2021; Morita 2016; Camargo 2022). Camargo (2021), notamment, souligne que flux et stagnation font partie intégrante des relations sociales, de la transformation du delta et des relations humaines et non humaines qui constituent les dynamiques de la vie deltaïque. Bien que le flux est défini comme un « assemblage de choses et de processus auquel l'eau contribue en tant que milieu et moteur de mouvement, de friction et, ultimement, de stagnation », la stagnation, quant à elle, est conçue comme « une manifestation des temporalités et des multiples matérialités qui façonnent les cours d'eau » (Camargo 2021, p. 88).

Le flux et la stagnation animent la vie dans le delta. Selon Camargo (2022), alors que la circulation de l'eau rend possible la mobilité de divers éléments, organismes et êtres humains, la stagnation est tout aussi importante, sinon plus, car « l'eau façonne la vie de tous les jours et médiatise la spatialisation des relations sociales » (p. 84). La stagnation, affirme-t-il, est un aspect fondamental de la transformation de la cosmologie deltaïque. Il examine également l'influence mutuelle entre la stagnation et les populations des deltas, et la manière dont ces interactions touchent une personne sur douze vivant aujourd'hui dans ces milieux. La stagnation facilite la rencontre entre changement et stabilité, créant des conditions matérielles différentielles propices à l'émergence de conflits et d'instabilités sociopolitiques qui ont une incidence non seulement sur la formation des deltas, mais aussi sur leur cosmologie globale. Les cours d'eau deviennent stagnants au contact d'autres éléments tels que « la température, la gravité et la société ». Ainsi, le flux et la stagnation font de l'espace deltaïque, pour reprendre les mots de Morita (2016), « un espace amphibie », ce qui appelle une observation plus approfondie des enchevêtrements et des politiques liés aux infrastructures terrestres et aquatiques.

L'eau est en elle-même un élément autonome qui interagit avec de nombreuses forces comme la gravité et la pression, ainsi qu'avec des « forces de résistance » comme les lits et les rives des cours d'eau (Camargo 2021). Selon Morita, la production du delta se situe à la jonction de modes infrastructureux terrestres et aquatiques, ce qui fait intervenir une « politique ontologique »

rendant possible « la performance de réalités multiples » (Mol 1999 dans Morita 2016). L'étude que Morita a effectuée sur les inondations de 2011 causées par la crue du fleuve Chao Phraya, en Thaïlande, jette un éclairage sur le « delta » en tant qu'espace ambigu entre terre et eau, où les intérêts de différents groupes s'entrecoupent, rendant tantôt l'eau plus aquatique et tantôt la terre plus terrestre, ce qui a également une incidence sur « les réalités liées aux inondations ». Il décrit également comment la production des deltas par ces infrastructures terrestres et aquatiques a entraîné une coexistence accrue qui a des répercussions sur certaines vies plus que sur d'autres. Ces inondations ont également eu des incidences sur la relation terre-eau : par exemple, on a constaté un changement marqué dans le réseau de transport thaïlandais, qui est passé d'un système centré sur les canaux à un système centré sur les routes (Morita 2016).

L'eau ne se laisse pas facilement domestiquer. Face aux multiples réalités qui se déploient et qui ont une incidence implicite ou explicite sur les habitants du delta, Krause (2017) insiste sur la nécessité de se livrer à une « anthropologie amphibien » qui tienne compte des relations sociales et hydrologiques avec les cours d'eau, non seulement en tant qu'éléments façonnant le paysage deltaïque, mais aussi en tant qu'aspects de la vie de tous les jours. Une étude réalisée selon l'anthropologie amphibien consiste à examiner la vie sociale et culturelle en relation avec les ambivalences troubles des environnements deltaïques, lesquels oscillent ou alternent entre une terre pas tout à fait ferme et des eaux pas tout à fait libres, l'eau étant périodiquement abondante et continuellement rare (p. 403). Il demande alors comment nous pouvons penser de façon réflexive les relations sociales médiatisées par des relations hydrologiques. Je trouve très intéressante la caractérisation formulée par Krause de la vie dans un delta comme étant une « situation de fragilité » (Krause 2017), parce que les personnes qui y habitent affrontent, négocient et contournent diverses réalités quotidiennes dont elles sont également l'incarnation.

Vue sous cet angle, une situation de fragilité signifie vivre en étant aux prises avec de multiples formes de précarité, dans un environnement deltaïque produit par une interrelation continue entre terre et eau découlant des inondations, du drainage, de l'assèchement et de l'irrigation, de l'affaissement, de l'envasement, de la sédimentation, de la canalisation, de l'érosion et de la

restauration (p. 403). L'idée d'interaction complexe entre terre et eau sert alors à défaire les notions catégorielles statiques et binaires de sécheresse et d'humidité, et nous incite à voir la distance entre terre et eau comme un continuum où abondent les possibilités d'appréhender de façon réflexive et créative divers processus matériels qui sont en perpétuel changement et en constante transformation, et entrent en convergence avec les enjeux politiques et économiques constitutifs de l'univers du delta. Krause affirme que le fait de se concentrer sur les relations hydrosociales permet de voir « les rythmes volatils du delta non pas comme des dérogations occasionnelles à un éternel statu quo, mais comme des processus quotidiens » (p. 407).

La maison de la famille Durocher

Lors de nos deux excursions à l'île Sainte-Thérèse, nous avons rencontré les plus anciens résidants des lieux, la famille Durocher, dont la propriété, située dans la partie sud de l'île, offre une vue sur l'église et les agglomérations résidentielles de la ville de Varennes, située sur l'autre rive du Saint-Laurent. Les Durocher, dont la maison est dorénavant un chalet estival, sont les premiers résidants de l'île Sainte-Thérèse. Leur maison ayant été construite en 1914, elle possède une structure qui s'apparente davantage à celle d'une résidence permanente, contrairement aux autres habitations de l'île. Du côté droit de la maison se trouve un potager nécessitant un arrosage régulier; la famille dépend de l'eau de pluie pour toutes les activités auxquelles elle s'adonne sur l'île, sauf pour l'alimentation en eau potable. Du côté gauche est érigée une maison de ferme comportant une pièce unique et servant à entreposer des outils agricoles. Lorsque j'ai visité la propriété en compagnie d'un des membres de la famille, nous nous sommes arrêtés à l'endroit où se trouvait jadis la maison. Clairement, l'érosion des berges attribuable au trafic maritime constitue une menace croissante pour les insulaires, comme en témoigne le terrain des Durocher, qui a été amputé de plus de 18 mètres en moins de 20 ans.

Une bouée de sauvetage portant l'inscription KEIFO MARU TOKYO est suspendue à l'un des murs extérieurs de la maison; les membres de la famille nous ont raconté que leur grand-père avait trouvé la bouée sur la rive et décidé de la mettre ainsi en valeur. Plus tard, lorsque nous avons visité les autres propriétés, j'ai remarqué, dans l'herbe haute bordant l'une des

maisons abandonnées, qu'une bouée de sauvetage avait été judicieusement placée pour soutenir un tuyau de vidange en position précaire. Quand j'y repense, l'usage de la bouée est une métaphore de la vie sur l'île et des enchevêtrements et interactions des résidants de ce dynamique delta avec la socio-matérialité, et illustre particulièrement bien la dépendance des insulaires à l'égard du fleuve.



Figure 34. Bouée de sauvetage. Photo prise par l'auteure

Le peuplier

Sachant que les autorités gouvernementales avaient décidé de transformer l'île Sainte-Thérèse en parc écotouristique, j'ai passé la plus grande partie de mon temps sur les berges de l'île, à regarder les vagues onduler et venir se fracasser sur la bordure de terre qui s'élève entre le fleuve et la propriété des Durocher. L'érosion des sols est un véritable désastre qui se décline au quotidien pour les Durocher et les autres résidants de l'île; des bateaux de toutes tailles, notamment les gigantesques navires de charge, passent au large au moins une fois l'heure. L'érosion a non seulement rogné une bonne partie du terrain ancestral des Durocher, mais a aussi de multiples incidences au quotidien sur les insulaires et leur vie sociale. Ainsi, les Durocher ont dû déplacer leur résidence principale à au moins 50 pas de son emplacement initial afin d'éviter qu'elle ne soit engloutie par le fleuve; la maison semble aujourd'hui juchée sur une falaise qui trace une frontière entre la terre et l'eau. Bien qu'elle soit lente, l'érosion n'en est pas moins dangereuse. Les membres de la famille nous ont également dit qu'en moins de 20 ans, ils ont perdu une si grande portion de leur terrain en raison de l'érosion qu'ils ont été forcés de déplacer leur quai à près de 10 minutes de distance de l'endroit où il se trouvait au départ. Les habitants de l'île seront eux aussi déplacés et devront quitter les lieux dans sept ans.

Véritable falaise se dressant entre la terre et l'eau, le rivage ne correspondait pas à mes attentes. J'espérais raconter une histoire où il aurait été question de sable, d'érosion, de morceaux de bois et même d'une canette de bière aperçue sur la berge, mais j'ai été étonnée de découvrir un peuplier géant qui était tombé une semaine avant notre visite, sous l'action conjuguée d'un orage et de l'érosion. C'était la première fois de ma vie que je voyais un peuplier géant déraciné gisant sur une rive. Vieux de plus de 100 ans, l'arbre était monumental, son énorme tronc orné de branches encore intactes, et ses feuilles luisaient dans la douce brise de cet après-midi caniculaire. On nous a dit plus tard qu'un membre aîné de la famille avait jadis planté l'arbre. Les photos que j'ai prises ne rendent malheureusement pas justice à sa magnitude.



Figure 35. Bouée de sauvetage. Photo prise par l'auteur

J'ai d'abord été saisie par la pure beauté de cette scène, mais je me suis vite rappelé qu'il s'agissait en fait d'une vision obscène et déchirante. La tristesse m'a envahie pendant un moment. Légèrement déshydratée par la chaleur, je me suis plongée dans mes souvenirs et me suis rappelée l'époque où j'allais à l'école, au Népal, où l'on nous apprenait que les arbres aident à prévenir les catastrophes comme l'érosion des sols et les glissements de terrain. Et voilà que je me trouvais devant un arbre mort dont l'existence avait été interrompue lors d'une tempête, mais surtout à cause de l'érosion. J'avais devant moi un arbre vieux de 100 ans qui agonisait lentement, même si ses énormes racines enchevêtrées

étaient toujours intactes. Sa chute avait dû s'accompagner d'un retentissant bruit sourd. Contrairement au tremblement de terre qui a frappé mon pays en 2015, et dont les conséquences ont été sans précédent sur les humains et les non-humains, l'érosion des sols est un désastre à progression lente qui tue petit à petit, ce qu'illustre avec éloquence ce peuplier.

« Je me tourne vers la nature comme une plante vers le soleil »

Alors que je dédie ce texte au peuplier terrassé que nous avons rencontré sur les berges de l'île Sainte-Thérèse, emporté par l'érosion causée par l'incessant trafic maritime, je reconnais également le lien que j'entretiens avec l'arbre vivant du parc Jarry. Cet arbre a été pour moi une source de réconfort au milieu de l'hiver montréalais, l'an dernier, alors que, à peine rétablie d'un épisode de COVID, je traversais à pied ce parc situé à environ 30 minutes de chez moi. N'ayant pas réussi à créer des liens avec les êtres humains (Langwick 2018), je me suis « tournée vers la nature comme une plante vers le soleil » (Haraway 1994, 59) et j'ai enlacé un jeune arbre à peine mature. Je me suis sentie liée à l'arbre et en sécurité, et cette étreinte m'a soulagée. Ce lien a été le plus solide que j'ai pu établir jusque-là, et il m'a aidée à traverser mon premier hiver à Montréal.

Toutefois, il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre en quoi ce « sentiment de connexion » (Craig 2020; 2015) et l'attachement que j'éprouvais pour l'arbre vivant pouvaient constituer une « voie vers l'amour » (Floyd 2012). Comme un langage amoureux, cette voie est intrinsèquement faite de bienveillance et de souci de l'autre, lesquels s'expriment à travers les enchevêtrements humains et non humains que nous rencontrons au fil des complexités de la vie et qui façonnent et transforment notre manière présente et surtout future d'être dans le monde. Je suis arrivée à Montréal il y a un peu plus d'un an. Je suis une femme autochtone issue de la classe moyenne et originaire du Népal, ainsi qu'une étudiante étrangère, une « immigrante très récente », une membre d'une « minorité visible » et une allophone au Canada. En tant qu'étudiante nouvellement immigrée à Montréal, j'ai grandement bénéficié de ma trajectoire au sein du projet sur les cours d'eau de Montréal, parce qu'elle m'a permis non seulement d'en apprendre davantage sur les voies de navigation, mais aussi de me sensibiliser et de m'ouvrir aux diverses rencontres avec des humains et des non-

humains, ainsi qu'aux géographies sociales et relationnelles du point de vue de la mobilité étudiante. Par conséquent, je crois approprié de considérer ce texte comme une lettre d'amour adressée au peuplier de l'île Sainte-Thérèse, tout en reconnaissant la présence de l'arbre vivant du parc Jarry. Je dédie ce texte au peuplier mourant parce qu'il m'a aidée à contextualiser non seulement l'attachement que j'éprouvais pour l'arbre du parc, mais aussi ma situation personnelle au cours des périodes de couvre-feux liés à la COVID tout au long de l'hiver montréalais glacial de l'année 2021. En me familiarisant avec les voies de navigation de Montréal, j'ai appris à mieux me connaître.

Le peuplier mourant me manquera terriblement chaque fois que je piqueniquerai sur les rives du parc des Rapides, où un groupe de gens passionnés se sont rencontrés pour parler des moyens de repenser les voies de navigation de Montréal durant l'hiver. Et chaque fois que je prendrai une pause aux abords du canal de Lachine au terme d'une journée passée à corriger des travaux. Je penserai aussi à l'arbre en l'imaginant comme le rayon d'espoir d'une tortue dans ce qui reste de cette rivière fantôme qu'est la petite rivière Saint-Pierre, depuis longtemps disparue et profondément enfouie dans le sous-sol de Montréal; « Montréal et l'eau » (Dagenais 2017) ont une histoire qui nous parvient par fragments révélant des dynamiques de pouvoir historiques, sociales et politiques. Entrent également en ligne de compte les peu nombreux – mais non moins importants – rappels des « politiques ontologiques » de la psyché moderne incarnées dans des projets d'infrastructure comme celui visant à transformer l'île Sainte-Thérèse en parc écotouristique, de même que les incessantes tentatives de transformer l'environnement deltaïque pour qu'il devienne, comme le dit Morita, « soit plus terrestre, soit plus aquatique » (Morita 2016, p. 118). Pour conclure, entre mourir et attendre que la nature fasse son œuvre, je choisis de m'émerveiller devant le peuplier en tant que « temporalité vibrante de la vie hydrosociale » (Krause 2017, p. 404), à la fois en état de flux et de stagnation, et en tant que creuset relationnel des habitants de l'île où s'inscrit dorénavant la relation que j'ai tissée avec les espèces et les entités humaines et non humaines, bercée par la pulsation des milliers de feuilles veloutées luisantes dans la lumière chatoyante du soleil de l'après-midi, devant l'étendue bleutée du fleuve Saint-Laurent où des bateaux de toutes tailles passent presque toutes les demi-heures.



Figure 36. Un cargo passe devant l'arbre. Photo prise par l'auteur

Bibliographie

- ACIST (September 2021). Une aire protégée, mais avec une âme : celle des résidents de l'île Sainte-Thérèse. Mémoire préparé par l'ACIST (Association De La Communauté De L'île Sainte-Thérèse. https://www.ilesaintetherese.com/?fbclid=IwAR1wpEid4dfj58UvHVXbjtTNT79hlL8_85syKIYBjM5Sf_hym-4Am0fFATOO
- n.d. Lettre ouverte à la ministre Chantal Rouleau. Lettre ouverte à la ministre Chantal Rouleau (blog). Accessed May 9, 2022. <https://www.ilesaintetherese.com/blog/chantalrouleau>.
- Akbar et al. (2019). “Coastal Conservation for Ecotourism Activity in Kiluan Island Coast Lampung Province”, Conf. Ser.: Earth Environ. 334(1).
- Allen, S., and Judi, M. (2019). “What Could Happen When Action Research Meets Ideas of Sociomateriality?” International Journal of Action Research, 15 (April).
- Archives de la Société d'Histoire de Varennes (n.d). No Title. Video Archive of Sainte-Thérèse Island.
- Auclair, M.J. (rev.). (1995). Regional Assessment - Montreal-Longueuil Sector. Environment Canada-Quebec Region, Environmental Conservation, St. Lawrence Centre. Priority Intervention Zones (ZIP) Report 9.
- Barr, J. E. (1995). The origins and emergence of Quebec's environmental movement : 1970- 1985. [Master's thesis, McGill University, Montreal].
- Benjamin, W. (1968). Illuminations: Essays and Reflections. Edited by Hannah Arendt, New York: Schochen.
- Bérubé A. (October 9, 2020). La pression s'accroît pour faire de l'Île Sainte-Thérèse un grand parc nature. EST Média Montréal. <https://estmediamontreal.com/pression-ile-sainte-therese-parc-nature/>.
- (September 10, 2021). “Parc écotouristique de L'Île Sainte-Thérèse: enfin du sérieux.” EST MÉDIA Montréal. <https://estmediamontreal.com/parc-ecotouristique-de-l-ile-sainte-therese-enfin-du-serieux/>.
- Brockington, Daniel, and James Igoe. 2006. “Eviction for Conservation: A Global Overview.” Conservation and Society 424–70.
- Camargo, A. (2021). “Stagnation: Waterflows and the Politics of Stranded Matter in La Mojana, Colombia.” Delta Life: Exploring Dynamic Environments Where Rivers Meet the Sea, January. https://www.academia.edu/49363605/Stagnation_Waterflows_and_the_Politics_of_Stranded_Matter_in_La_Mojana_Colombia.
- Canards Illimités. (July 21, 2021). Conservation des milieux humides sur l'île Sainte-Thérèse <https://www.canards.ca/des-nouvelles/nationale/conservation-des-zones-humides-sur-l-ile-de-sainte-therese/>
- CBC News. (2017). “Sainte-Thérèse Island Could Become Public Park | CBC News.” CBC, August 14, 2017. <https://www.cbc.ca/news/canada/montreal/sainte-therese-island-montreal-1.4246020>.

- CMM. (September 7, 2021). L'Île Sainte-Thérèse en voie de devenir un parc écotouristique.
- CMM. Communiqué de presse. <https://cmm.qc.ca/communiques/lile-sainte-therese-en-voie-de-devenir-un-parc-ecotouristique/>
- Craig, S. R. (2015). "Senses of Connection." *Savage Minds*. Senses of Connection (blog). June 26, 2015. <https://savageminds.org/2015/06/26/senses-of-connection/>.
- (2020). "The Ends of Kinship: Connecting Himalayan Lives between Nepal and New York". 1 online resource (xiii, 281 pages) : maps. vols. *Global South Asia*. Seattle: University of Washington Press. <https://www.jstor.org/stable/10.2307/j.ctv17db3wk>. (May): 223–31. <https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2017.11.006>.
- Cronon, William. 1996. "The Trouble with Wilderness: Or, Getting Back to the Wrong Nature." *Environmental History* 1(1):7–28.
- Dagenais, M. (2017). *Montreal, City of Water: An Environmental History*. Translated by Peter Feldstein. *Nature, History, Society*. Vancouver Toronto: UBC Press.
- Dawdy, S.L. (2010). "Clockpunk Anthropology and the Ruins of Modernity". *Current Anthropology*, Vol. 51 (6): p. 761–793.
- Dooling, S. (2009). "Ecological Gentrification: A Research Agenda Exploring Justice in the City". *International Journal of Urban and Regional Research*. 33(3):621–639
- Ducks Unlimited Canada. (2021). "Wetland conservation on Sainte-Thérèse Island." *Ducks Unlimited Canada* (blog). Accessed August 5, 2022. <https://www.ducks.ca/news/national/wetland-conservation-on-sainte-therese-island/>.
- Edensor, T. (2004). "The Ghosts of Industrial Ruins: ordering and disordering memory in excessive space". *Environment and Planning D: Society and Space*, Vol. 23: p. 829–849.
- Eme Vazquez, A. (2019). *Su cuerpo dejaran*. *Enjambre Literario*. https://www.elsotano.com/libro/su-cuerpo-dejaran_10550158.
- Emery, J. 2018. "Belonging, memory and history in the north Nottinghamshire coalfield." *Journal of Historical Geography* 59: 77–89.
- Epler Wood, M. (n.d.). *Sustainable Tourism | Ecotourism | Destinations & Communities*. Epler Wood International. <https://www.eplerwoodinternational.com/>
- Federici, S. (2010). *Calibán y la bruja | Mujeres cuerpo y acumulación originaria*. Madrid: Traficantes de Sueños.
- Floyd, J. (2012). "Action Research and Integral Futures Studies: A Path to Embodied Foresight." *Futures*, 44 (10): 870–82.
- Foucault, M. (2002). *Archaeology of Knowledge*. London: Routledge.
- Gagné, K., Rasmussen, M.B. (2016). "An Amphibious Anthropology: The production of Place at the confluence of land and water" *Anthropologica*, Vol. 58 (2): p. 135–149.
- Garutti, F. (2019). *Our Happy Life: Architecture and Well-Being in the Age of Emotional Capitalism*. Canadian Center for Architecture (CCA). London: Sternberg Press.
- Gazette officielle du Québec. (1977). *Gazette officielle du Québec*. Collections de BAnQ. 28 December, 1977.
- Gonzalez-Ruibal, A. (2008). "Time to Destroy: an archeology of supermodernity". *Current Anthropology*, Vol. 49 (2): 247–279.

- Gordillo, G. (2014). *Rubble: the afterlife of destruction*. Durham: Duke University Press.
- Grescoe, P. (1970). *Montréal Gazette*. Collections de BAnQ. 23 November, 1970.
- La Presse. 1972. Collections de BAnQ. 24 February, 1972.
- Hamilakis, Y. (2011). "Archaeological Ethnography: A Multitemporal Meeting Ground for Archaeology and Anthropology". *Annual Review of Anthropology*, 40: p. 399-414
- Haraway, D. J., (1994). "A Game of Cat's Cradle: Science Studies, Feminist Theory, Cultural Studies," *Configurations*, 2:59-71.
- Harmon, D. & D. Putney A. (Ed.). (2003). *The Full Value of Parks: from Economics to the Intangible*. Lanham: Rowman & Littlefield.
- Harris, C. (1984). *The seigneurial system in early Canada: a geographical study*. Montreal-Kingston: McGill-Queen's University Press.
- Hetherington, K. (2009). "Privatizing the Private in rural Paraguay: precarious lots and the materiality of rights". *American Ethnologist*, vol. 6 (2): p. 224-24
- Hodgson, C. (2021). "Des résidents de l'île Sainte-Thérèse interpellent Chantal Rouleau." *Journal Métro*, November 3, 2021. <https://journalmetro.com/local/pointe-aux-trembles-montreal-est/2720303/residents-lile-sainte-therese-interpellent-chantal-rouleau/>.
- "Journals des Débats (Hansard) of the Commission Permanente de l'Industrie et du Commerce, Du Tourisme, de La chasse et de La Pêche – National Assembly of Québec." 1973.
- Krause, F. (2017). "Towards an Amphibious Anthropology of Delta Life." *Human Ecology*, 45 (3): 403-8.
- Langwick, S.A. (2018). "A Politics of Habitability: Plants, Healing, and Sovereignty in a Toxic World." *Cultural Anthropology*, 33 (3): 415-43.
- La presse. (1975). « Projet de construction domiciliaire de plus de \$50 millions sur l'île Charron. » Collections de BAnQ. 10 April, 1975.
- La Seigneurie. (1982). « Les Îles des Boucherville. » La Seigneurie (BANQ Numérique), 15 December, 1982.
- (1982). « Un parc provincial a vocation récréative : une nécessité artificielle. ». La Seigneurie (BANQ Numérique), 24 November, 1982.
- Latour, Bruno. (2004). "Why Has Critique Run out of Steam? From Matters of Fact to Matters of Concern." *Critical Inquiry* 30 (2): 225-48. <https://doi.org/10.1086/421123>.
- Le Sauter, T. (n.d.). Les débuts de la lutte contre la pollution des eaux ... "Parks Act." n.d. Accessed August 18, 2022. <https://www.legisquebec.gouv.qc.ca/en/document/cs/P-9>.
- Leslie, D. (1986). "Tourism and conservation in national parks". *Tourism Management*, 7(1), 52-56. [https://doi.org/10.1016/0261-5177\(86\)90057-9](https://doi.org/10.1016/0261-5177(86)90057-9)
- (2022). "Land Born of Water: Property, Stasis, and Motion in the Floodplains of Northern Colombia." *Geoforum* 131.
- Morin, E. (1967). *Commune en France: la métamorphose de plodémet (Ser. Monde sans frontieres)*. Paris: Fayard.

- Morita, A. (2016). "Infrastructuring Amphibious Space: The Interplay of Aquatic and Terrestrial Infrastructures in the Chao Phraya Delta in Thailand." *Science as Culture* 25 (1): 117–40.
- Puig de la Bellacasa, M. (2011). "Matters of Care in Technoscience: Assembling Neglected Things." *Social Studies of Science* 41 (1): 85–106.
- Puig de la Bellacasa, M. (2012). "'Nothing Comes Without Its World': Thinking with Care." *The Sociological Review* 60 (2): 197–216.
- Rhodes, James. (2012). "Stigmatization, space, and boundaries in de-industrial Burnley." *Ethnic and Racial Studies* 35 (4): 684–703.
- Rudin, R. (2016). *Kouchibouguac: Removal, Resistance, and Remembrance at a Canadian National Park*. Toronto: University of Toronto Press.
- SNAP Québec. (2021). Notre travail : Île Sainte-Thérèse. Société pour la nature et les parcs du Canada, section Québec. <https://snapquebec.org/notre-travail/sud-du-quebec/ile-sainte-therese/>
- Spatz, D. & Holmes, N. (2021) Islands: Fragile Showcases of Biodiversity. The UNESCO courier. <https://en.unesco.org/courier/2021-3/islands-fragile-showcases-biodiversity>
- Stoetzer, B. (2018). "Ruderal Ecologies: rethinking nature, migration, and the urban landscape in Berlin". *Cultural Anthropology*, Vol. 33 (2): p. 295–323
- Stoler, A.L. (2008). "Imperial Debris: reflections on ruins and ruination". *Cultural Anthropology*, 23(2): p. 191–219.
- 2013. 'Introduction—"The Rot Remains": from ruins to ruination,' in *Imperial Debris: on ruins and ruination*. Ed. by Ann Laura Stoller, p. 1–35. Duke University Press.
- Teisceidra-Lessard, P. (2021, September 7). Montréal et Varennes veulent que l'île Sainte-Thérèse devienne un parc. La Presse. <https://www.lapresse.ca/actualites/grand-montreal/2021-09-07/montreal-et-varennes-veulent-que-l-ile-sainte-therese-devienne-un-parc.php>
- Tinkler, Penny. (2014). *Using Photographs in Social and Historical Research*. 1 Oliver's Yard, 55 City Road, London EC1Y 1SP United Kingdom: SAGE Publications Ltd.
- Urban Age (2013). *Urban Age Electric City: Saskia Sassen - Urbanising technology*. Urban Age Channel. [YouTube video]. https://www.youtube.com/watch?v=fyS1H_Zs4po
- Varennes (February 2022). Contrat de services professionnels plan Directeur-Création du Parc Métropolitain de l'île Sainte-Thérèse. Dossier n° 1322-11-41.
- Varennes (2021). L'île Sainte-Thérèse en voie de devenir un parc écotouristique. <https://www.ville.varennes.qc.ca/actualites/21/09/07/1-ile-sainte-therese-en-voie-de-devenir-un-parc-ecotouristique>
- Walley, Christine J. (2013). *Exit Zero: family and class in postindustrial Chicago*. Chicago: The University of Chicago Press.

- West, P., Igoe, J., & Brockington, D. (2006). "Parks and peoples: the social impact of protected areas". *Annual Review of Anthropology*, 35, 251.
- Winter, AK. (2018). "The green city citizen: Exploring the ambiguities of sustainable lifestyles in Copenhagen". *Env Pol Gov.* 29, Pp. 14– 22.
- Wordsworth, W. (1977). *Guides to the Lake*. Oxford: Oxford University Press.

